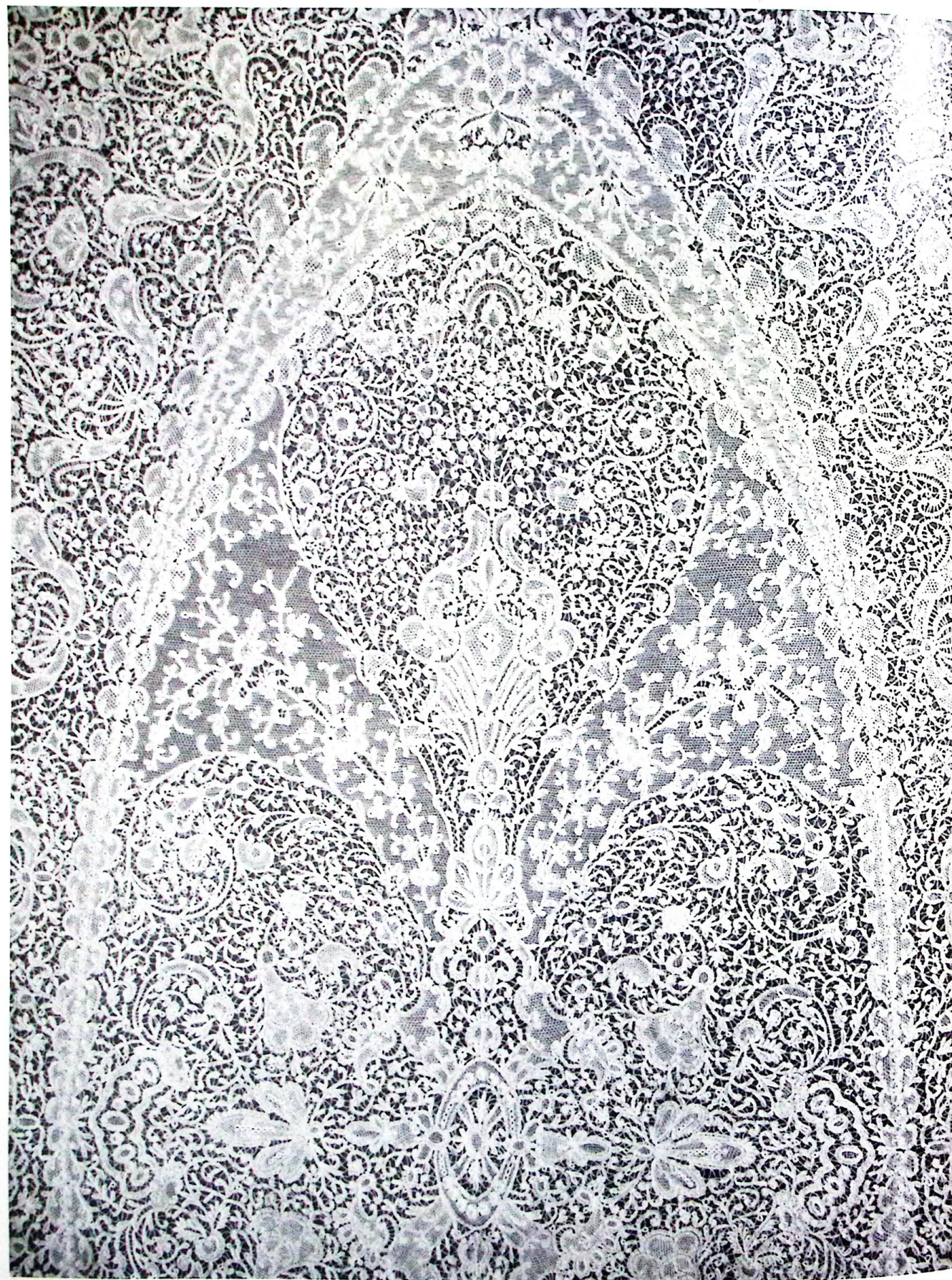


100-210014-1
 100-210014-2
 100-210014-3
 100-210014-4
 100-210014-5
 100-210014-6
 100-210014-7
 100-210014-8
 100-210014-9
 100-210014-10
 100-210014-11
 100-210014-12
 100-210014-13
 100-210014-14
 100-210014-15
 100-210014-16
 100-210014-17
 100-210014-18
 100-210014-19
 100-210014-20
 100-210014-21
 100-210014-22
 100-210014-23
 100-210014-24
 100-210014-25
 100-210014-26
 100-210014-27
 100-210014-28
 100-210014-29
 100-210014-30
 100-210014-31
 100-210014-32
 100-210014-33
 100-210014-34
 100-210014-35
 100-210014-36
 100-210014-37
 100-210014-38
 100-210014-39
 100-210014-40
 100-210014-41
 100-210014-42
 100-210014-43
 100-210014-44
 100-210014-45
 100-210014-46
 100-210014-47
 100-210014-48
 100-210014-49
 100-210014-50
 100-210014-51
 100-210014-52
 100-210014-53
 100-210014-54
 100-210014-55
 100-210014-56
 100-210014-57
 100-210014-58
 100-210014-59
 100-210014-60
 100-210014-61
 100-210014-62
 100-210014-63
 100-210014-64
 100-210014-65
 100-210014-66
 100-210014-67
 100-210014-68
 100-210014-69
 100-210014-70
 100-210014-71
 100-210014-72
 100-210014-73
 100-210014-74
 100-210014-75
 100-210014-76
 100-210014-77
 100-210014-78
 100-210014-79
 100-210014-80
 100-210014-81
 100-210014-82
 100-210014-83
 100-210014-84
 100-210014-85
 100-210014-86
 100-210014-87
 100-210014-88
 100-210014-89
 100-210014-90
 100-210014-91
 100-210014-92
 100-210014-93
 100-210014-94
 100-210014-95
 100-210014-96
 100-210014-97
 100-210014-98
 100-210014-99
 100-210014-100



DECEMBRE 1960 • N° 12 • MENSUEL



Voici le cadeau offert par la Province de Brabant à S.M. le Roi et à Doña Fabiola de Mora y Aragon à l'occasion de leur mariage. Il s'agit d'une nappe en dentelle faisant partie du patrimoine de la Province, de 3 m 15 x 1 m 80 en dentelle pleine de roselines perlées avec points de Flandres véritables plus 12 serviettes à un coin en dentelle roselines assorties, montées sur linon fin 0,50 x 0,50, monogramme brodé à la main, le tout présenté dans un écrin. Notre photo montre un détail de la nappe. (Copyright A.C.L.)

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN
BRUXELLES 1

TEL. 13 07 50

PRIX DU NUMERO : 10 F

ABONNEMENT : 80 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- L'arbre de Noël par A. Van Hugeland
- Les retables de Boendael par Comte J. de Borchgrave d'Altena
- Mosaïque de Noël par A.M. Lamend
- Le Carmel Royal de Bruxelles a trois siècles et demi d'âge par G.C. Hemeleers
- Etablissements Mommen (suite et fin) par Yvonne du Jacquier
- Ancien four à pain au « Hoff ter Biest » à Anderlecht par V.G. Martiny
- Louvain et ses merveilles par Raymond Poreye
- Avec Camille Lemonnier, à travers le Brabant par J. Delmelle
- Ephémérides touristiques et folkloriques brabançonnnes de décembre par Maurice Dessart
- Contes et légendes de l'Est du Brabant Wallon par E. Bourguignon
- Regards sur l'exposition d'art brabançon par Y. Boyen
- Les métiers d'art brabançons à la conquête de Paris
- Itinéraire n° 31 - Les moulins à vent du Hageland et de la Campine brabançonne - Seconde partie
- A vos souhaits de fin d'année par Françoise

Les textes publiés n'engagent
que la responsabilité de leurs auteurs.

Notre couverture :

S.M. le Roi et Doña Fabiola de Mora y Aragon. (Photo Haine)

Sire,
Madame,

DANS quelques jours notre pays sera dans l'allégresse générale. Son Roi, qui fut naguère notre Duc de Brabant, épousera solennellement, en la Collégiale des SS. Michel et Gudule à Bruxelles, celle que son cœur a choisi : Doña de Mora y Aragon.

La réception qui fut faite par les Bruxellois à Celle qui n'était alors que la fiancée de notre Roi, prouve à suffisance combien Elle a d'emblée conquis le cœur des habitants de la capitale.

Nul doute que le 15 décembre prochain l'enthousiasme du premier accueil ne se transforme en délire. Nous avons trop attendu le moment de pouvoir crier « Vive la Reine » que nous n'y croyions plus...

A vous, Madame, permettez-moi de vous dire qu'à travers toute leur glorieuse et longue histoire, les Brabançons ont toujours été les plus fidèles sujets de leurs puissants Ducs et, dans les moments difficiles, leur plus ferme soutien. Aussi très tôt, nos Ducs accordèrent-ils chartes et franchises à nos villes. Quant à nos Duchesses elles ont toujours, et de tous temps, fait l'objet d'une particulière affection, pour ne pas dire vénération de notre population frondeuse mais aussi sentimentale.

Voyez-vous, Madame, en pensant à vous et au bonheur que vous apportez à notre Roi et à notre pays, nous imaginons une autre grande dame venue de votre pays, de cette Espagne lointaine, l'archiduchesse Isabelle. Et nous pensons, notamment, à ce 15 mai 1615 qui fut pour Bruxelles un jour faste. C'est que, Madame, l'archiduchesse Isabelle, qui prenait plaisir à se mêler aux jeux du peuple, venait d'abattre l'oiseau du Grand Serment des arbalétriers, placé sur l'Eglise du Sablon. Cet événement donna lieu à de grandes fêtes pendant trois jours !

Depuis, Madame, notre Duché, notre pays, a connu bien d'autres duchesses, gouvernantes, régentes et reines. Et toujours elles furent bonnes pour lui.

Aussi, permettez-moi de me réjouir à mon tour et de vous présenter, ainsi qu'à notre Roi, au nom de notre Fédération, nos plus respectueuses félicitations et nos vœux les plus fervents de bonheur. Et que ce bonheur nous apporte bientôt un nouveau Duc de Brabant.

Vive la Reine, Vive le Roi !

E. SPAELANT,
Député permanent,
président.



BRUXELLES - La Grand-Place en décembre. (Photo Haine)

L'arbre de Noël

UNE enquête récente que nous avons menée jusque dans les villages les plus reculés de notre pays nous a prouvé que l'arbre de Noël était déjà connu en Belgique avant la guerre de 1914-18 et même, à certains endroits, avant 1900. A Anvers, il est renseigné lors d'une fête populaire en 1870.

Essayons maintenant de retracer l'histoire de sa conquête des pays européens.

Il est difficile d'établir si l'arbre de Noël a commencé son voyage triomphant à partir des pays scandinaves, franchissant d'abord les frontières allemandes ou bien si son point de départ se situe en Allemagne même. A ce sujet les documents sérieux font défaut. D'après une anecdote historique (?) il semble toutefois, qu'il était déjà connu en Suède au XVII^e siècle. Un officier suédois blessé lors des combats de Lützen (près de Leipzig), soigné et hébergé par des habitants charitables, aurait offert, lors de son départ, à la communauté religieuse de Lützen un arbre de Noël « tel qu'il était traditionnellement connu dans sa patrie ».

A Riga et Reval, on brûlait annuellement, pendant la période de Noël, deux sapins sur la place publique, mais nous éprouvons de sérieux doutes qu'en l'occurrence il s'agisse bien d'arbres de Noël tels que nous les connaissons.

Le premier indice vraiment intéressant fut trouvé dans un ouvrage de l'Alsacien Sébastien Brandt, contemporain de notre Erasme. Il décrit la coutume, propagée en Alsace aux environs de 1494, de décorer les maisons à l'aide de branches vertes, pendant les fêtes du solstice d'hiver. D'après l'auteur d'un vieux manuscrit de « Mémoires » sur Strasbourg, ce seraient les habitants de Schlettstadt qui, vers l'an 1600, auraient été les premiers à décorer un arbre de Noël de fleurs artificielles et de drapelets multicolores, de friandises sucrées, de pommes, de noix et de petits gâteaux. Par après venaient s'y ajouter des lumières sous forme de chandelles. Tel arbre fut signalé une première fois dans un ouvrage de Liselotte von der Pfalz, traitant des coutumes à la Cour de Hanovre pendant la période 1660-1670.

Le grand poète Goethe connut également, vers 1760, l'arbre décoré et illuminé, car il nous l'a décrit dans « Werther ». Vers 1830, la coutume se propagea en Allemagne du Sud et prit le chemin de la Hongrie.

Les Anglais aussi décoraient jadis leurs demeures de branches vertes. Maintenant ce n'est plus que la chambre commune qui est agrémentée de la sorte. L'arbre de Noël proprement dit y fut introduit par la Reine Charlotte, épouse allemande du Roi Georges III (1760). Mais ce n'est que depuis 1848, date à laquelle l'arbre

lumineux fit sa réapparition, grâce au Prince Albert de Cobourg, qu'il acquit une grande popularité. La Reine Victoria et son époux, le fier prince Albert, célébraient en effet la fête de Noël en leur château de Windsor avec un faste éblouissant. Plusieurs arbres gigantesques étaient érigés dans la plupart des spacieux salons du château. Ici, également, c'était l'aristocratie qui donnait l'exemple au peuple.

Actuellement, les Anglais ne peuvent plus se passer de cet élément décoratif et poétique. Toutes les années, rien que la Manchester Forestry Corporation déjà doit fournir plus de 40.000 arbres de Noël. On les trouve partout, dans les maisons, dans les églises et les cathédrales, voire même sur les places publiques, une coutume qui depuis quelques années est également en vogue en Belgique.

A Paris, l'arbre de Noël ne fut définitivement accepté qu'en 1840, quand la princesse Hélène d'Orléans, belle-fille de Louis-Philippe, native de Mecklembourg-Schwérin, l'introduisit aux Tuileries. Toutefois, ce n'est qu'en 1869 seulement qu'on commença à les vendre au marché et aux halles.

Le savant Richard Beitzl, folkloriste renommé, notait dans une de ses œuvres le fait remarquable, qu'il subsiste de nos jours, en Autriche comme en Allemagne, des régions où l'arbre de Noël continue à être regardé comme un étranger indésirable. Dans ces contrées on tient toujours, au contraire, à la « couronne de Noël », une gerbe verte, suspendue au plafond et qui ressemble à notre couronne de l'Avent.

BRUXELLES - L'arbre de Noël a définitivement conquis toutes les nations civilisées. (Photo Haine)

A Zurich le premier arbre de lumière fut signalé en 1775, mais il fut érigé le 6 décembre par le « Chlaus », notre saint Nicolas. En 1799, il y figurait, d'après une gravure de l'époque, également à l'occasion de la Noël, mais restait en liaison avec la fête du « Chlaus », et n'avait encore rien à voir avec l'Enfant Jésus, comme il devint d'usage beaucoup plus tard. A la campagne on ne connaissait point l'arbre de Noël et même de nos jours dans certains villages reculés des Alpes et de l'Ouest de la République Fédérale, il n'est pas encore très répandu.

Le fameux « Atlas du Folklore Suisse » nous a bien renseigné au sujet de la propagation de l'arbre dans ces contrées. Le savant P. Geiger, qui établit la carte y afférente, tirait de ses recherches les conclusions suivantes : « L'arbre de Noël se répandit seulement à la fin du XVIII^e siècle dans la région du Nord, par infiltration dans les régions germanophones, puis plus tard dans les régions franco- et italophones de la Suisse. Ce sont les gens d'expression italienne qui ont résisté





BRUXELLES - La vie grouillante de la capitale se reflète ici très originalement.
(Photo Huine)

quête de S.J. van der Molen, qui signale que même actuellement, l'arbre de Noël n'est connu dans certains villages que par les gravures des journaux illustrés ou lors d'une visite à un centre plus important. Que l'arbre fut totalement inconnu dans la Frise il y a un demi-siècle, peut être déduit du fait que l'écrivain Waling Dijkstra n'en a soufflé mot dans ses études sur les us et coutumes de ces régions, tandis que toutes les autres fêtes et usages y étaient décrits avec force détails.

Ici également on se heurtait à des objections religieuses. Un instituteur de Ooster-Nijkerk écrivait :

« Parfois un arbre de Noël, mais toujours lié à l'esprit mondain, qui a oublié le Christ et n'évoque plus qu'une atmosphère de réjouissance. » Toutefois, van der Molen certifie que là aussi ce sont des milieux religieux qui ont fait le premier pas, vraisemblablement à l'occasion de fêtes de Noël enfantines.

En ce qui concerne le milieu social, on retrouve souvent des attestations qui établissent un rapport entre l'introduction de l'arbre de Noël et une certaine aisance financière, un rapport que nous avons également constaté dans nos propres régions.

Après 1900, l'usage se répandit rapidement même en Hollande, mais surtout dans les villages les plus importants. Et notre ami le Dr. Tj. W.R. de Haan nous signalait il y a quelque temps, que de nos jours l'arbre de Noël a définitivement conquis sa patrie et ne rencontre plus nulle part de résistance. La crèche toutefois n'a pu trouver refuge qu'après des catholiques.

A. VAN HAGELAND

le plus longtemps, mais petit à petit l'arbre de Noël enfonce ses racines dans les villes. La population rurale ne put d'abord pas cacher sa réprobation et catholiques comme réformés s'en tenaient de préférence à la crèche. Mais l'usage commence à briser cette dernière résistance. »

Pour ce qui est de la Hollande, la même résistance a régné pendant très longtemps. L'ancien bourgmestre de Sluis, le folkloriste Kornelis ter Laan, auteur d'un « Dictionnaire Folklorique pour la Belgique et la Hollande », reprend dans son ouvrage une déclaration du Dr. van den Berg, qui déclara qu'en 1935 on ne pouvait trouver l'arbre de Noël en aucune maison dans le nord du pays, et cite la malédiction de l'écrivain Eelco Verwys dans son étude sur « Saint Nicolas » : « Que l'Allemagne garde son arbre de Noël ! » Ces sentiments de réprobation trouvaient leur origine dans l'attitude, prise par les pasteurs protestants envers toute forme de « superstition ».

Pour la Frise nous pouvons nous baser sur l'en-

Les retables de Boendael

Hommage à la Mémoire d'André Gonthier

LA nouvelle église de Boendael abrite un retable, dédié à saint Christophe, et deux compartiments d'un ensemble, plus considérable jadis, voué au patron de la paroisse : saint Adrien.

Nous nous occuperons d'abord de ces éléments que connaissaient bien Joseph Destrée et Guillaume Des Marex, et qui figurèrent en 1935 au Heysel parmi les trésors d'une exposition inoubliable, consacrée, en grande partie, à l'art du Brabant (1).

Rappelons en premier lieu que Guillaume Des Marex nous dit (2) que Boendael « était jadis une localité perdue dans la forêt de Soignes, appartenant au châtelain de Bruxelles. En 1463, on y construisit une petite chapelle où l'on transporta les reliques de saint Adrien. Cédée aux arquebusiers qui la dotèrent de riches objets mobiliers, elle fut agrandie en 1658 et entièrement reconstruite en 1842 ».

Les deux fragments du retable de saint Adrien firent partie, tout l'indique, d'un ensemble à plusieurs compartiments, semblable au retable de saint Georges de Jan Borman (3).

Ces sculptures, créées pour l'oratoire de 1463 agrandi, furent placées là-bas, vers 1495.

D'excellentes photographies, prises à ma demande, par M. Bijtebier vont nous permettre de préciser ceci :

Voici tout d'abord :

(figure I) saint Adrien, portant grand chapel, lié nu à un tronc d'arbre, frappé par trois bourreaux. Il regarde tristement vers une jeune femme qui l'encourage.

Fig. I - Saint Adrien est cruellement frappé en présence de sainte Nathalie, son épouse, et de l'empereur Maximien. La caisse du retable a été restaurée en 1865 par Malfait.
(Photo Bytebier)

Il s'agit de sainte Nathalie qui, d'une façon extraordinairement héroïque, ne cessa de pousser son jeune époux à recevoir la couronne des martyrs.

On relira utilement à ce propos la Légende Dorée (4). Nous apprenons qu'Adrien fut battu si fort qu'il en eut d'affreuses blessures aux entrailles.

Le second compartiment :

(figure II) représente le moment où le corps de saint Adrien est transporté mutilé, vers un bûcher.

Les deux compositions sont conçues en arc de cercle, de telle manière à être claires.

Dans la première (fig. III et IV), Adrien bien mis en évidence, est attaché par les deux mains à un arbre

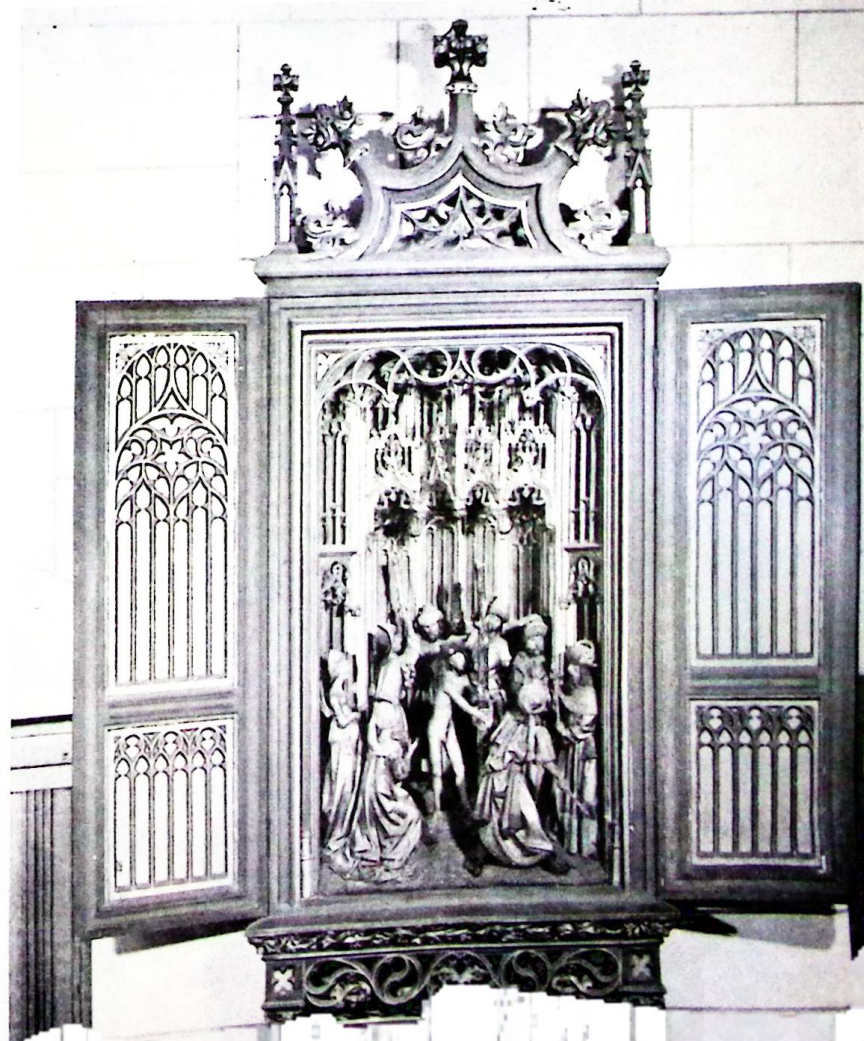




Fig. VI - Un film pourrait être pris des faces brutales des tortionnaires ici assemblés. Un halberdier y semble plus humain que ses compagnons.

(Photos Bytebier)

Fig. VII - Détail du sujet précédent.



Fig. VIII - L'homme au soufflet ressemble à un autre shire du retable de saint Georges.



sommes ici aux environs de 1515-1520, date que nous indique en particulier le costume de certains personnages, qui sont pareils à ceux portés pendant la jeunesse de Charles-Quint et aux atours figurés entr'autres dans la tenture de Notre-Dame du Sablon (1516) (8).

Mais voyons tout cela en détail.

Le retable de saint Christophe (fig. IX-XVII) a été décrit comme suit par le regretté Des Marez:

« Le retable qui orne le maître-autel date du XV^e-XVI^e siècle et appartient à l'école brabançonne. Il se compose de trois parties qui retracent le martyre de saint Sebastien. A gauche, le saint est conduit devant ses juges. Dans la partie centrale, en haut, il est lié à un arbre et ses bourreaux essaient de le tuer à coups d'arbalète. En bas, on lui met une cloche rougie au feu. N'ayant pas réussi à le tuer par ces différents supplices, on lui coupe la tête. Cette dernière scène est figurée sur le volet de droite. Le juge haut justicier, qui assiste à l'exécution de la sentence, est installé dans une loge. Ces différentes scènes sont abritées sous des dais richement ouvragés, de style gothique flamboyant. La composition est peinte et dorée.

Les volets peints qui complètent ce retable appartiennent à une autre époque. Ils représentent le bourgmestre Henri de Dongelberghe, le premier échevin Jérôme Van der Noot et six autres échevins de Bruxelles pour l'année 1603-1604. » (9)

Il est assez surprenant que le savant auteur du Guide de Bruxelles ait confondu saint Christophe et saint Sébastien, le patron des archers, qui lui aussi victime des traits de ses ennemis succomba percé de flèches, mais ne subit pas le supplice du casque rougi.

Des Marez parle d'une cloche bien que ce casque soit clairement figuré (fig. XIII).

En réalité il est utile d'évoquer ici certain passage de la Légende Dorée, consacrée aux tourments infligés au patron des voyageurs, qui convertit des soldats chargés de l'arrêter et leur demanda de le conduire auprès du roi qui persécutait les chrétiens. Ce souverain en l'apercevant eut peur et s'enfuit de son trône.

La Légende Dorée nous dit aussi que le souverain persécuteur fit frapper notre héros de verges de fer et lui fit placer sur la tête un casque de fer rougi, puis le fit attacher sur un siège également surchauffé.

Christophe fut ensuite attaché à un arbre et soumis à un tir de 4.000 soldats, dont les flèches restèrent suspendues en l'air, sauf une qui se retourne contre le tyran, le frappe à l'œil et le rend aveugle (fig. XVII).

Et Christophe, chrétien charitable, eut pitié de son bourreau et lui conseilla de prendre un peu de son sang et il recouvrera la vue. Le roi n'hésite pas un instant à faire décapiter notre héros (fig. XV). En se frottant les yeux avec son sang, il guérit.

Cette histoire terrible s'achève par la conversion du prince qui décrète que toute personne qui blasphèmera contre Dieu et contre saint Christophe aura aussitôt la tête tranchée.

Les récits auxquels nous faisons allusion sont durs à entendre, mais évoquent des époques ardentes, des retournements brusques, des cruautés qui nous choquent et des traits de grandeur épiques. Aux âmes trop sensibles à cette lecture, nous conseillons de ne plus prendre connaissance de nos journaux et d'oublier les horreurs des camps, de la « question » moderne et les excès des guerres et des émeutes.

Le retable de Boendael nous montre donc saint Christophe paraissant devant son juge, qui de terreur choit de son trône tandis que ses fidèles s'enfuient. Puis vient le supplice du casque qui, passé au feu, est maintenu par deux bourreaux à l'aide de tenailles. L'ordonnateur de cette épreuve est suivi d'un page et de trois conseillers. Un homme attise un foyer dans lequel est placé un chevalet. Une dizaine de personnages complètent la scène. Il s'agit de soldats et de la cour du souverain.

Dans le haut du compartiment, on voit saint Christophe soumis au tir d'un arbalétrier, accompagné d'un homme en turban et d'un valet en tunique courte. A l'arrière plan, le roi vient d'être frappé aux yeux; un homme l'assiste — un page et un troisième personnage le suivent.

Christophe lié nu à un arbre ébranché est bien ici le géant dont parle la Légende Dorée, cette image a vraisemblablement induit en erreur Des Marez.

Disons en passant que saint Sebastien est représenté généralement jeune homme imberbe la victime d'une série de tireurs, dont les traits portent.

Notons en passant la robe de Christophe jetée sur le sol.

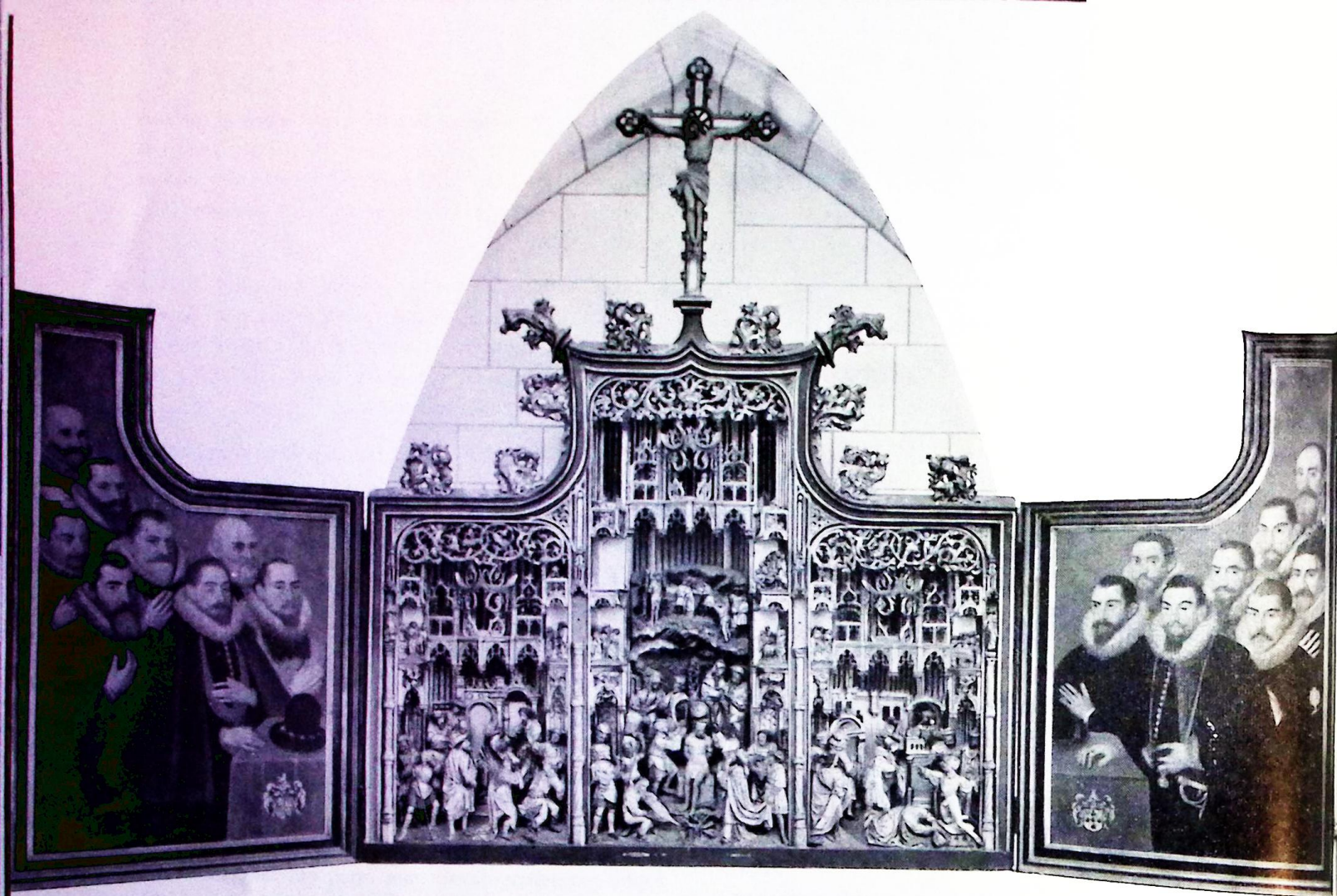


Fig. IX - Ensemble du retable de saint Christophe. Le Christ surmontant cet ensemble est du XIX^e siècle (restauration de Malfait qui fut peu respectueux du document à sauver), les volets du début du XVII^e siècle. (Photo Bytebier)

Le dernier compartiment du retable montre le patron des voyageurs décapité. Un serviteur porte son sang dans un ciboire au roi aveuglé.

Ajoutons à tout ceci que le retable de saint Christophe à Boendael, outre ses compartiments principaux, montre de petits sujets. Il en est sept conservés sur les huit d'autrefois.

On y reconnaît saint Christophe jugé, puis mis en présence de trois demoiselles envoyées pour le séduire. La Légende Dorée n'en compte que deux et nous en donne les noms : Nicée et Aquiline, en précisant qu'elles étaient belles. Christophe en les apercevant se mit en prières et les convertit. Elles furent elles aussi martyrisées. Aquiline fut pendue à un arbre, une énorme pierre aux pieds ; Nicée, plus heureuse, fut décapitée.

Christophe nous est montré refusant le culte des idoles.

Il sera mis sur un chevalet et, nouveau saint Jean, dans une cuve bouillante. Deux petits sujets nous rappellent le culte de ses reliques.

Des Marez remarque, avec raison, que les volets appartiennent à une autre époque que le retable. Ils furent créés au début du XVII^e siècle.

Ils montrent à l'extérieur sainte Barbe et saint Christophe accompagnés des insignes des arquebusiers : sainte Barbe debout près d'une énorme tour, peut être inspirée du Colisée ; saint Christophe portant l'Enfant Jésus.

Terminons notre étude par une évocation de la légende du bon géant :

Christophe était un cananéen d'énorme stature, qui avait douze coudées de haut et un visage effrayant. Il voulut se mettre au service du prince le plus puissant



Saint Christophe est jugé.



Saint Christophe refuse le culte des idoles.

(Photos Bytebier)

Saint Christophe convertit des jeunes femmes envoyées vers lui.

Saint Christophe est torturé.



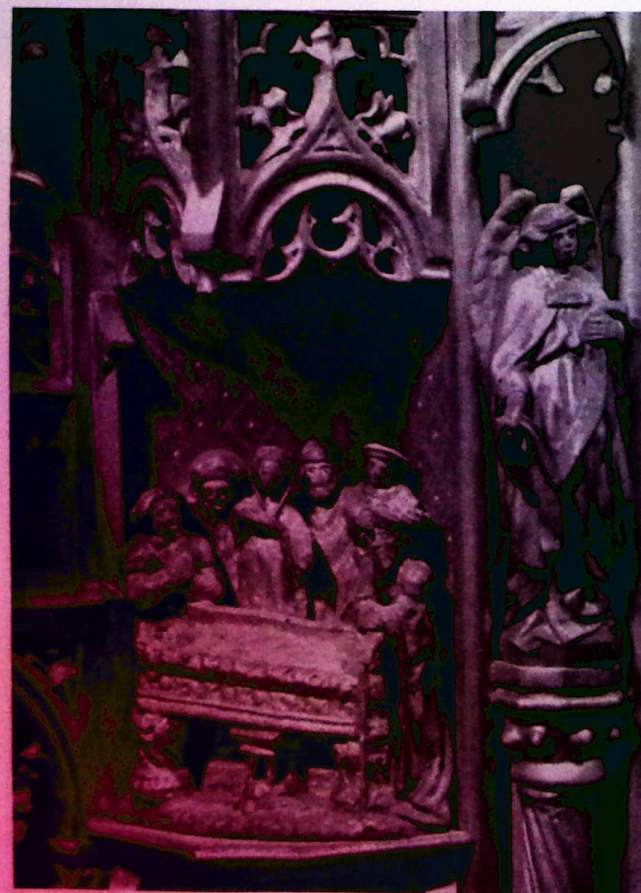


Autre supplice de saint Christophe. Saint Christophe dans une cuve chauffée.



Saint Christophe décapité, des anges et une sainte femme prennent soin de son corps.

(Photos Bytebier)



Culte des reliques de saint Christophe.

qui fut au monde. Il crut trouver ce souverain, mais un jour qu'un jongleur modulait en sa présence une chanson où il nommait souvent le diable, le roi qui était chrétien ne manquait pas de faire le signe de la croix. Christophe en fut surpris et finit par savoir que son puissant seigneur craignait Satan.

Christophe se mit au service de ce dernier. Il prit part avec lui à des chevauchées, jusqu'au jour où, au bord de la route, le diable vit une croix et en hâte s'en détourna... ce qui amena Christophe à chercher le Christ, plus puissant que l'enfer. Un ermite l'y aida, en lui conseillant de jeûner. Christophe jugea que c'était au dessus de ses forces, pas plus que de lire des prières.

Le cénobite l'engagea à se faire passeur d'eau et de tenter ainsi œuvre charitable envers les voyageurs. Christophe accepta.

Il aida des marchands, des pèlerins et des errants de toutes sortes.

Une nuit, entendant une voix d'enfant qui l'appelait, il répondit à cette voix. Quand l'enfant fut sur ses épaules, il entra dans l'eau pour traverser le fleuve.



Fig. X - Saint Christophe épouvante le Roi son Juge, bien que ligoté.

(Photos Bytebier)

Fig. XI - Détail du sujet précédent, la panique du Roi juge et de ses valets.



Fig. XII - A comparer avec l'arrestation de saint Denis, dans le retable de Liège, en partie consacré à ce saint.



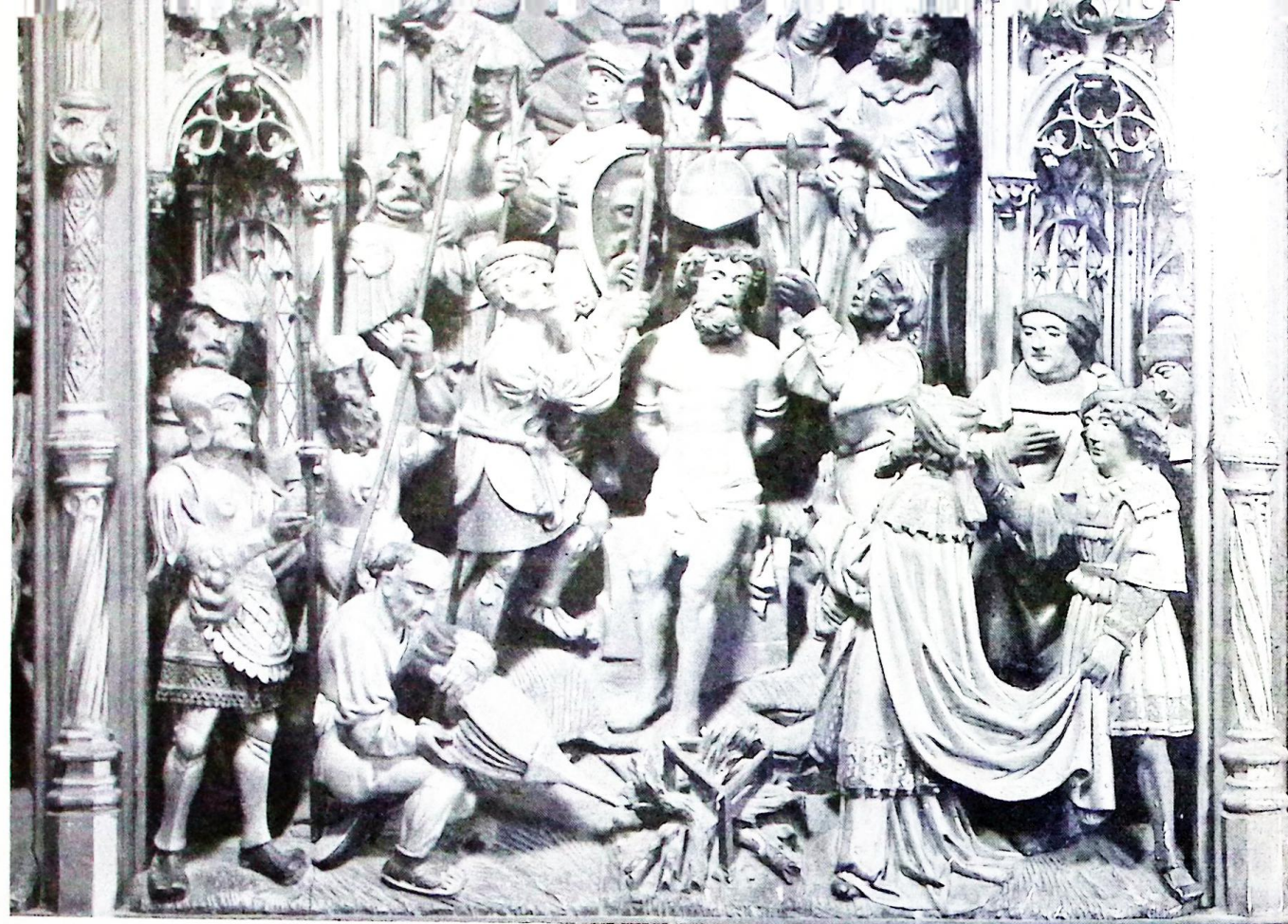


Fig. XIII et XIV - Le supplice du casque rougi au feu.
(Photos Bytebier)



Et l'enfant devenant lourd dans les flots qui montaient, Christophe eut peine à atteindre le rivage. Christophe s'étonnant de tout ceci, l'Enfant se fit connaître comme étant le Christ et lui conseilla de planter son bâton pour le voir fleurir en témoignage de sa divine puissance.

Les différents traits que nous avons rapportés expliquent pourquoi les artistes ont représenté saint Christophe en géant fantastique luttant contre les flots, Jésus-Enfant juché sur ses larges épaules, et appuyé à un tronc d'arbre ébranché qui, souvent, se garnit de bourgeons. Dans nombre de tableaux, gravures et reliefs, le fleuve est large, et sur la rive, veille l'ermite qui à l'aide d'une lanterne, guide les pas de son ami.

On peut se demander comment le retable de saint Christophe est à Boendael. Nous pensons qu'il a été créé pour les arbalétriers, et a pris place tout d'abord dans la chapelle du Grand-Serment dans l'Eglise du Sablon, là où encore des écoinçons évoquent la légende du bon passeur.

A la fin du XVI^e siècle, le retable changea de propriétaire et passa aux arquebusiers, qui le transférèrent hors ville dans un oratoire proche de la forêt. Il y



avait à Boendael un champ de tir pour l'exercice des armes à feu.

Peut être que les arquebusiers ont voulu faire croire que saint Christophe avait été touché par une de leurs armes, car l'aile de l'arbalète figurée dans le retable, et ceci du côté des spectateurs, a été coupée. Simple petit détail, significatif cependant si l'on suit la thèse du transfert de propriété que nous proposons.

Reste à préciser la date de la partie sculptée du retable de saint Christophe. Il s'agit évidemment d'une œuvre gothique encore par l'esprit ; par l'attitude de divers personnages et de nombreux ornements : flammes, fleurons, contreforts, pinacles, accolades, torsades, losangés mais déjà Renaissance par d'autres traits. On remarquera des motifs italianisants dans les décors : rinceaux, grenades, puti à l'italienne. Il conviendra de tenir note de la remise en état trop radical de Malfait en étudiant cette ornementation : les fleurons extérieurs ont été recréés ainsi que plusieurs éléments des compartiments.

Les costumes sont ceux de la jeunesse de Charles-Quint. Voyez les tuniques arrêtées à hauteur des genoux ; les manches à crevés ; les chaussures ; les bonnets des jouvenceaux ; le costume du bourreau dans le

Fig. XV et XVI - Saint Christophe est décapité, son sang guérira le Roi aveuglé. (Photos Bytebier)





Fig. XVII - Le Roi vient d'être touché aux yeux. (Photo Bytebier)

compartiment de droite, portant sur la tête un chapeau à plumes, garni d'une coiffe, et vêtu d'un pourpoint à larges manches.

Nous n'avons pas trouvé de marque sur le retable de saint Christophe, dont le style fait penser à la suite de Jan Borman le Jeune. Nous pensons à une œuvre bruxelloise d'environ 1520-1525.

Comte J. de BORCHGRAVE d'ALTENA

Bibliographie complémentaire Les Retables brabançons conservés en Suède, Bruxelles, Lesigne, 1948.

Le lecteur trouvera dans cet ouvrage des points de comparaison avec les fragments de retables de saint Adrien, en étudiant plus particulièrement le retable d'Ytterenhörna, page 21, fig. 9.

Pour le retable de saint Christophe entr'autres le retable de Västerås p. 24 et suivantes, fig. 12-13 et 14.

Notes pour servir à l'étude des retables anversoïis, Extrait des Bulletins des Musées royaux d'Art et d'Histoire, 1957-1958.

Pour les fragments du retable de saint Adrien voir plus particulièrement les personnages de dos et de trois quarts et les personnages grimaçants du retable de Bielefeld page 27 et suivantes, fig. 22-23, également le retable gothique de St Germain l'Auxerrois.

En réalité les retables anversoïis offrent des parentés pour autant qu'ils soient influencés par l'Art des Borman.

Le retable de saint Christophe montre des figures proches de celles du retable de Linnich, fig. 90-91-92.

Voir en outre, les retables de Zulpich.

- (1) J. Destrée, Tapisseries et sculptures bruxelloises, Bruxelles, 1906, pl. XXXIV.
« Cinq siècles d'Art » - Mémorial de l'Exposition de Bruxelles, 1935, Tome II - planches CXC. Catalogue n° 1506 et 1507.
- (2) Guide Illustré de Bruxelles, deuxième partie. « Les Monuments religieux », Bruxelles, p. 375.
Voir également A. Cosyn, Guide historique et descriptif des Environs de Bruxelles, fascicule II, 1925, p. 292-293.
Sander Pierron, Histoire illustrée de la Forêt de Soignes, t. III, pp. 284-287, fig. 673-674.
- (3) Comte J. de Borchgrave d'Altena, Le Retable de Saint Georges de Jan Borman - R. Dupriez, 1945.
Les Retables Brabançons 1450-1550. Pl. II à V. Edition du Cercle d'Art.
- (4) La Légende Dorée de Jacques de Voragine, traduite par Teodore De Wyzewa, Paris 1925, p. 503 et s.
- (5) Ibid, p. 503.
- (6) Le Retable de Saint Georges de Jan Borman, Op. Cit. pp. 46 et 47.
J. Roosval, Schnitzaltäre in Schwedischen Kirchen und Museen aus der Werkstatt des Brüsseler Bildschnitzers Jan Borman, Strasbourg, Heitz 1903.
- (7) Les Retables brabançons, Op. Cit. pl. XXVII-XXVIII.
- (8) Mme Crick-Kuntziger, La Tenture de la Légende de Notre Dame du Sablon, Anvers, 1942, et
Les Arts Décoratifs dans l'Art en Belgique, publié sous la direction de Paul Fierens. La Renaissance du Livre, troisième édition.
- (9) Cosyn, Guide historique, Op. Cit. dit qu'un des volets porte le nom du chef doyen Fr. Goessens (1606) je n'ai pas trouvé ce texte inscrit sur cette peinture.
André Gonther, Boendael, 1955, p. 39, cite François Goossens, Histoire d'Ixelles, 1960.

Mosaïque de Noël

LA Noël est certainement la plus vieille fête de toutes celles que nous célébrons. On en trouve déjà la tradition dans les temps les plus reculés et elle prend racine sans aucun doute dans l'enfance de l'humanité.

Pour le monde chrétien, c'est l'heureux souvenir de la naissance de Jésus, Lumen Mundi, la Lumière du monde. Pour les païens, c'était le salut reconnaissant au soleil qui, une fois encore, avait vaincu l'hiver et les forces de l'obscurité.

Le soleil est l'expression la plus efficace et en même temps universelle du « divin », parce qu'il est la source de toute lumière et de toute vie sur notre planète. Même en affirmant un principe spirituel, absolu et surnaturel, on souhaite en trouver l'image dans ce foyer bienfaisant et ardent qui nous donne la lumière. On peut donc comprendre que la communauté primitive, dans sa simplicité naturelle, ait vénéré le soleil. Ce culte du soleil est à la base de tous les systèmes religieux de l'antiquité, que nous englobons sous le vocable « paganisme ».

L'homme primitif se représentait les dieux comme des êtres vivants, qui, en force et en stature, dépassaient de loin les humains, mais qui avaient cependant des besoins, des désirs et des passions, et qui devaient livrer un combat continu contre les démons malfaisants. Le soleil n'échappait point à ces dernières exigences : son règne ne se déroulait pas sans trouble... Il représentait le Bien, et chaque affaiblissement de sa lumière était considéré comme une victoire temporaire du Mal. Sous ce rapport, on peut concevoir la crainte éprouvée par l'homme primitif qui assistait à un phénomène comme une éclipse, dont il ne comprenait ni la périodicité, ni même la nature inoffensive. Il craignait alors que le soleil n'ait le dessous dans sa lutte contre les puissances de l'obscurité. Mais quelle joie, quand l'homme comprenait que sa crainte avait été vaine !

Puisqu'il était un être vivant et combattant, le danger subsistait que le soleil n'eût pas toujours la victoire. Ce doute était le plus fort, lorsqu'on contemplait sa longue maladie périodique d'arrière-saison pendant laquelle sa lumière diminuait insensiblement, et que la nuit étendait de plus en plus sa suprématie sur le jour.

Sans aucun doute, on avait déjà assisté plusieurs fois à cela, et il existait une grande chance que l'été brillant

revint, mais... si une complication sévère et décisive survenait ?

L'affaiblissement du dieu soleil persistait lentement et sans relâche. Mais finalement le jour si ardemment désiré réapparaissait où le soleil, comme un convalescent, semblait s'arrêter pour reprendre, de nouveau, lentement, pas à pas, le chemin de sa gloire précédente.

Alors la joie éclatait pour cette renaissance mémorable !

Pourtant la joie seule ne suffisait pas pour célébrer cette fête rituelle et païenne. Le soleil avait sans doute regagné un peu de terrain mais ce n'était pas encore la victoire acquise... L'obscurité restait sombre et impressionnante, tandis que le vent du nord soufflait encore avec force sur les plaines et entre les arbres



La fête du solstice d'hiver. (Dessin G. Van Assel)



La « Bûche de Noël ». (Dessin G. Van Assel)

« Jul » (Youl) : c'est ainsi que les Germains du nord nommaient la fête du solstice d'hiver. A l'origine, ce cycle de fêtes débutait le 13 décembre, mais sous l'influence romaine, il se situa entre le 25 décembre et le 6 janvier, les douze « nuits sacrées », journées de festivités, de sacrifices, de conjurations, de commémoration des morts et de prédictions d'avenir.

Suivant le professeur de Vries, le « Youl » était même particulièrement la fête des morts, où on honorait les ancêtres. Cette conception est sans aucun doute acceptable, étant donné qu'on attribuait aux esprits des défunts un grand pouvoir de salut et de perdition pour les vivants, si bien que le Youl a pu être en même temps la commémoration des défunts et un rite de fertilité.

C'était le temps où Wotan et sa meute bouleversaient l'espace, où les loups-garous, les lutins et bon nombre d'autres esprits, apparaissaient sur la terre, sous divers déguisements. On jouissait des dons propices que la moisson avait livrés et on offrait même des présents aux esprits de la fertilité tandis que les démons malveillants qui pouvaient surgir en trouble-fête étaient mis en fuite. De là, comme nous l'avons déjà laissé apparaître : les coups de feu, les sonneries de cloche, les claquements de fouets.

Ces bruits épuraient l'air des êtres néfastes en facilitaient la fertilité. Dans le même but, on entourait les arbres d'une ceinture de paille avant d'en frapper les troncs avec des rondins. Les coups, croyons-nous, étaient destinés à chasser les mauvais esprits qui habitaient l'arbre ou à transmettre à ce dernier la fertilité. On attribuait à la ceinture de l'arbre le pouvoir de repousser les esprits et c'est également dans le même sens qu'il faut interpréter la coutume de mettre en croix des javelles de paille devant la maison d'un défunt. Tout cela procédait de la croyance à l'animisme répandu partout dans la nature.

La symbolisation et en même temps la reviviscence analogique de la chaleur solaire, apparaissaient aussi auparavant dans l'usage de réserver la meilleure bûche de la provision, la « Bûche de Noël », pour être brûlée au solstice d'hiver. On choisissait, au préalable, l'arbre le plus propre à fournir la bûche de Noël et il était recommandable que ce bloc se consumât durant des journées entières dans l'âtre. Ce n'est que par le triomphe général du poêle prosaïque mais bienfaisant que disparut cette coutume très ancienne.

A.M. LAMEND

dénudés. Il fallait donc qu'on donnât un coup de main au soleil, qu'on l'aidât à doubler, sain et sauf, le cap difficile et dangereux. On devait mettre ses ennemis en fuite.

Et ici se retrouve la cause psychologique de nombreuses coutumes du solstice d'hiver : allumer des feux sur les hauteurs, pour donner par analogie plus de force au soleil, souffler dans des cornes, danser et chanter, pour effrayer les méchants démons et leur faire prendre la poudre d'escampette : les cortèges bruyants, accompagnés de flambeaux allumés et fumants...

La chrétienté n'a pas aboli les fêtes du solstice d'hiver. La tradition était enracinée trop profondément dans le cœur du peuple. Mais afin de donner le coup de grâce au culte païen du soleil, les missionnaires compréhensifs, sur les instances du pape Grégoire le Grand, acceptèrent le soleil comme le symbole du Dieu, dont ils voulaient répandre le culte sur terre. Etant donné qu'il n'existait aucun texte spécifiant exactement le mois et le jour de la naissance du Christ, on adopta le 25 décembre pour commémorer la nativité de celui qui fut appelé : la Lumière de Révélation pour les gentils, Lumen ad revelationem gentium.

Le Carmel Royal de Bruxelles a trois siècles et demi d'âge...

LE Flamand Frans Francken I (1512-1616) peignit cette « Adoration des bergers », préfigurant, assez cruellement, la passion qu'endurerait le tendre enfant lorsqu'il aurait atteint l'âge de 33 ans.

L'histoire de ce tableau est liée à celle du Carmel Royal de Bruxelles. En effet, il fut offert par les Archiducs Albert et Isabelle au Monastère de Bruxelles, en témoignage de particulière estime.

Il orna, à l'époque, le maître-autel de la chapelle du premier Couvent, installé dans le parc du Palais ducal.

Faisons un peu d'histoire.

En 1606, l'Infante Isabelle, devenue l'épouse de l'Archiduc Albert d'Autriche, appela à Bruxelles les Carmélites de la Réforme de Saint Jean-de-la-Croix et de Thérèse d'Avila. Ce fut l'une des « filles » préférées de celle-ci, Anne de Lobera, en religion Mère Anne de Jésus qui, après avoir fondé les Carmels de Grenade et de Madrid et implanté l'Ordre en France, vint en Belgique en qualité de Prieure.

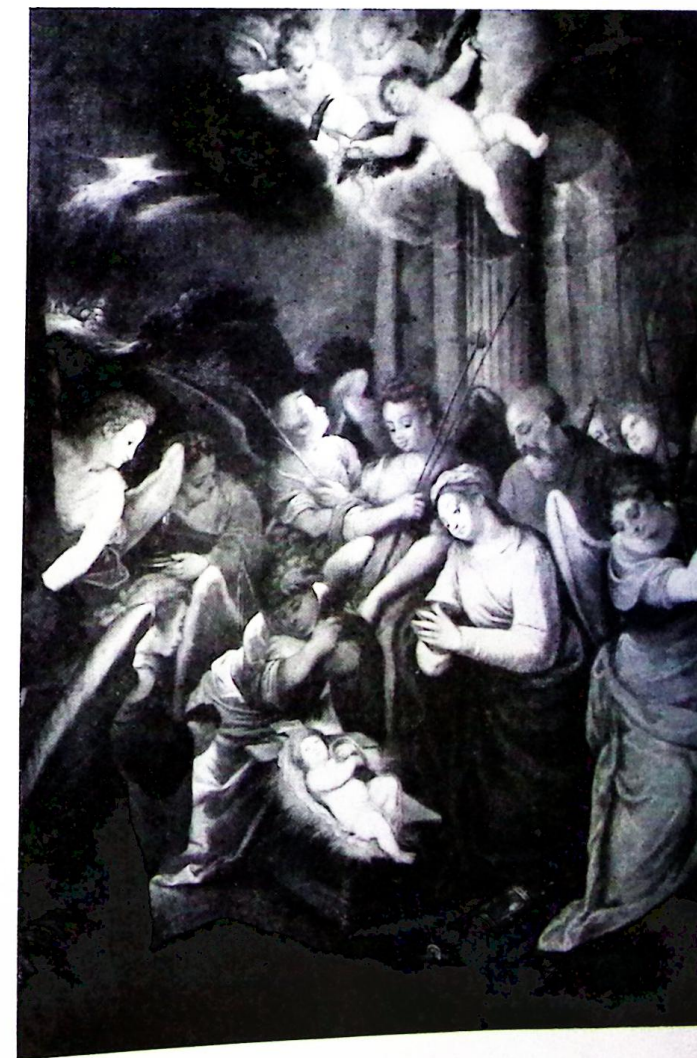
Les Archiducs firent construire un cloître pour les Carmélites sur un terrain enclavé dans le parc de leur palais. Elles en prirent possession le 18 mars 1611. Inspiré des grandes traditions de Thérèse d'Avila, le Carmel de Bruxelles vit affluer les postulantes : aristocrates aussi bien que bourgeoises.

Bénéficiant de la protection des Archiducs, il vit affluer également legs précieux, riches reliques, œuvres d'art, dentelles, orfèvreries religieuses qui forment encore, de nos jours, un inestimable trésor.

« L'adoration des bergers » de Fr. Francken I.
(Copyright A.C.L.)

Mais en 1783, le fatal édit de Joseph II supprimait les « couvents où l'on ne menait qu'une vie purement contemplative et parfaitement inutile à la religion, à l'Etat et au prochain... ».

Il amena la destruction de l'église et du couvent des Carmélites. Le 10 juin 1783, elles quittèrent leur monastère. Vendu en 24 lots, celui-ci fut démoli et les matériaux de l'église furent utilisés pour l'achèvement



de l'église Saint-Jacques sur Coudenberg. Seul le nom de la rue Thérésienne, tracée sur son emplacement, en perpétue le souvenir.

Les Mères furent recueillies avec bonté (en même temps que les précieux souvenirs de leur maison) par Madame Louise de France, fille de Louis XV, Prieure du Carmel de Saint-Denis à Paris, sous le nom de Mère Thérèse de Saint Augustin. Leur exil dura sept ans.

En 1789, les provinces belges se soulevèrent contre Joseph II. Les troupes autrichiennes se replièrent dans la forteresse de Luxembourg. Dès la délivrance de Bruxelles, l'opinion avait réclamé le retour des Carmélites. Elles revinrent au nombre de huit en 1790 et furent accueillies à l'abbaye bénédictine de Forest. La même année elles s'installèrent précairement dans un monastère encore inachevé situé dans une partie de l'hôtel des princes de Tour et Taxis, entre le grand et le petit Sablon. Mais la détresse était grande et les ressources minimales malgré les dons charitables.

De nos jours, il ne reste ni plan, ni dessin reproduisant ce deuxième monastère.

Déjà, hélas !, l'orage grondait au loin. La révolution brabançonne de 1789 fit faillite. Les Autrichiens revinrent fin 1790.

En novembre 1791, l'armée révolutionnaire française, montrant son hostilité à la religion, fit son entrée dans la capitale. Elle fut chassée du territoire belge en mars 1793.

On respira... pas pour longtemps. Une seconde vague révolutionnaire déferla en 1794 et installa la domination étrangère pendant 20 années.

La suppression des couvents ayant été décidée, des concours amicaux permirent aux Carmélites de se réfugier provisoirement — en 1796 — dans une vaste maison, sise au grand Sablon, dont le rez-de-chaussée était occupé par un capitaine de gendarmerie et une dizaine de chevaux !! Les saintes reliques et les objets précieux furent de nouveau mis en lieu sûr. Les Mères vécurent dans un dénuement extrême et dans des transes perpétuelles. Elles durent changer encore de logis en 1800 et s'installèrent rue de Ruysbroeck, au coin de la rue Sainte-Anne.

Le coup d'Etat du 18 Brumaire et la politique d'apai-

sement du Premier Consul allaient rétablir la paix religieuse par le Concordat de 1801.

La situation s'améliorait mais l'installation restait insuffisante et précaire. Un gentilhomme d'origine espagnole, le comte de la Serna de la Laguna de Ternienos leur offrit l'hospitalité, en 1812, dans un immeuble sis rue Haute à côté de son hôtel particulier.

Mais les années de malheur n'étaient pas finies. On sait que les puissances décidèrent d'unir la Belgique à la Hollande, contre le gré des Belges. Le roi Guillaume des Pays-Bas, calviniste, interdit tout recrutement de religieux. Il fallut de nouveau se cacher et trembler devant les vexations de toutes sortes.

La révolution brabançonne de 1830 sonna le glas de l'occupation hollandaise, apporta l'indépendance et la complète liberté religieuse.

Aussitôt les Mères carmélites décidèrent de construire un couvent répondant — enfin — aux nécessités de la vie contemplative. Elles achetèrent un terrain au coin de la rue aux Laines et de la rue du Cigne (l'actuelle rue des Quatre-Bras). Elles prirent possession de l'immeuble achevé en septembre 1834. C'était le premier couvent qui bénéficiait en Belgique des libertés inscrites dans la toute neuve Constitution.

Malheureusement, en 1889, on notifia aux Mères l'expropriation car la construction du gigantesque Palais de Justice, dû aux plans de l'architecte Poelaert, modifiait le quartier de fond en comble.

Elles acquirent, en 1890, rue de la Source au n° 83, un vaste terrain. Moins de deux ans après, elles s'installèrent dans les bâtiments qu'on peut voir encore maintenant : style néo-gothique, briques rouges, constructions répondant parfaitement aux règles prescrites par Thérèse d'Avila : grandes fenêtres laissant pénétrer air, lumière, soleil ; beau jardin planté de vieux arbres ; chapelle dont la simplicité incite à la dévotion parmi les reliques vénérables ; ermitage (construit en 1936) au milieu du jardin où les Mères peuvent faire retraite.

Après tant de vicissitudes, une paix profonde règne enfin dans ces lieux où les moniales vivent dans le souvenir tutélaire de Mère Anne de Jésus « patronne de la Belgique, protectrice de la France, perle de l'Espagne, soutien du Carmel », suivant une invocation exposée dans le parloir même du Couvent.

G.C. HEMELEERS



« Tervuren » par Philippe Boulenger. (Photo de Sutter)

ETABLISSEMENTS MOMMEN

(suite et fin)

LA deuxième vague — nous l'avons dit — poursuit la première sans solution de continuité ; la longévité de certains fait que des personnages nés avant la moitié du siècle dernier, se sont prolongés jusqu'aux premiers lustres du nôtre. Il suffirait, pour s'en convaincre, de citer Charles Hermans qui, étant venu en ce monde en 1838 — il fut presque contemporain de notre révolution — ne le quitta qu'en 1924.

Alfred Verhaeren aussi, le cousin du poète, était né en 1849 et partit la même année que Charles Hermans.

Verhaeren ! Nom devenu prestigieux non seulement en notre pays, mais aussi à l'étranger, grâce aux rimes inspirées d'Emile. Si la renommée du cousin fut moins retentissante, son talent fut pourtant très profond, très sûr ; son père voulait en faire un architecte et le mit en stage chez Janlet, mais la peinture fut pour lui une

vocation et Sander Pierron rapporte ainsi une confidence que lui fit Alfred Verhaeren :

« La peinture ! Ce mot seul décida de mon avenir. Lorsque je l'entendis prononcer un matin chez Janlet, j'eus comme un frissonnement. On eût dit que des voix impérieuses m'assourdisaient de leurs conseils. On eût



« Nu » par Théo Van Rysselberghe. (Photo de Sutter)



« Henri Rochefort » par Charles Watelet. (Photo de Sutter)

s'enthousiasma pour sa mission, pénétra jusqu'en des contrées sauvages, croquant des scènes, des types pittoresques. Les autochtones, méfiants, s'imaginèrent que le sorcier blanc, en prenant leur image, leur jetait un sort. Le tam-tam lança l'alerte et tandis qu'Allard-L'Ollivier descendait le fleuve pour rentrer au pays, des noirs, profitant de la nuit, grimpèrent sur le bateau et jetèrent le peintre à l'eau. La Belgique ainsi perdait un de ses meilleurs artistes.

Et Abattucci, Paul Artot, Gustave-Louis Cambier, avec sa barbe

abondante, Pierre Paulus, qui se consacra au pays noir, Frantz Charlet auteur, notamment, d'un excellent portrait d'Henri Rochefort, Willy Schlobach et les frères Swyncop.

Joseph François eut son atelier chez Mommen ; il avait, dit-on, été coiffeur, avant de s'adonner à la peinture : un art mène à l'autre ! Il arrivait rue de la Charité, d'un pas posé, à longues foulées.

On vit aussi Théo Van Rysselberghe, ce peintre de la lumière qui se fit l'apôtre des relations artistiques d'avant-garde entre la France et la Belgique.

Et comme en opposition avec ce néo-impressionniste, vient Jakob Smits, amoureux des clairs-obscur, plein de sobriété. Son passage rue de la Charité fut bref ; comme on le sait, il s'en alla très vite vers la Campine dont il rendit tous les aspects avec une émotion contenue.

Pendant quelque temps aussi, Henri Evenepoel planta son chevalet chez Mommen. Il aimait les tons pastels, pleins d'harmonie. Paris l'attira très vite et il y fit une carrière foudroyante. On est confondu quand on voit la somme de toiles réalisées par ce jeune peintre qui devait mourir à 27 ans. Evenepoel avait été élève de l'Ecole de Dessin de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, avant de suivre les cours à l'Académie de Bruxelles. Sans doute connaissait-il bien les notables de Ten-Noey ; c'est ainsi que, quelques mois avant sa mort, il brossa un excellent portrait de Lucien Jottrand en macfarlane.

dit aussi que, tout à coup, devant mes yeux, eût surgi une vive lumière, qui n'était pas aveuglante, mais n'innondait, me caressait, me faisait du bien. »

Artiste probe qui savait tirer des effets splendides d'éléments fort simples. Il aima son pays et le chanta avec ferveur, tout comme son cousin, mais avec d'autres moyens.

Parmi les locataires ou les habitués des Etablissements Mommen, on voit aussi Paul Mathieu, fin, élégant qui, en ses jeunes années, fréquenta l'école de dessin de Saint-Josse-ten-Noode - Schaerbeek (1) et dut exécuter des croquis industriels pour assurer son existence. Dès qu'il le put, il gagna la campagne, les bois, devint un maître du paysage.

A côté de lui vient Alfred Bastien, grand, le visage mince sous une chevelure abondante. C'est chez Mommen qu'ensemble ils ébauchèrent les vastes projets qui les menèrent à réaliser le panorama du Congo destiné à l'Exposition de Gand, en 1913. Bastien réalisa, après la guerre de 1914-1918, le panorama de la bataille de l'Yser.

Allard-L'Ollivier aussi fréquenta la rue de la Charité avant de partir pour le Congo, faire ce voyage tragique dont il ne revint pas. Chargé par S.M. la Reine Elisabeth d'aller faire au Congo une série de toiles, il

(1) L'école fut, pendant plusieurs années, commune à Saint-Josse-ten-Noode et à Schaerbeek.

Dans ce havre où de toutes les tendances se rejoignaient, on vit aussi surgir Rik Wouters, qui fut peintre et sculpteur ; Rik Wouters qui fit un peu figure de révolutionnaire et devait, tout comme Evenepoel, mourir à la fleur de l'âge.

La mort de ces deux jeunes hommes frappa le monde artistique belge et leur disparition alimenta les conversations chez Mommen.

Client aussi, Jean Laudy, ce poète des roses et de la beauté féminine. Il avait son atelier rue du Moulin et, comme la plupart de ses confrères, hantait les Etablissements Mommen.

Que de noms encore pourraient être cités ! Nous pensons notamment au portraitiste Charles Watelet, si pittoresque avec son monocle calé dans l'arcade sourcilière, pourfendeur, plein de verve, oublieux souvent des notes à payer. Lorsque timidement on les lui rappelait, il s'en tirait par une pirouette... ou par une galanterie s'il se trouvait face à Mme Mommen ou d'une vendeuse !

Dans les années récentes et même aujourd'hui quelques artistes ont eu ou ont encore leur atelier rue de la Charité : citons, notamment, Bisschop, Jean Colin, Polus et Barthélémy.

Pour bien faire revivre la silhouette de tous ceux qui ont passé ou ont vécu dans cette ruche, il faudrait pouvoir ressusciter deux personnes qui en furent comme les abeilles diligentes : Melle Aline et Hélène. Nous ne les avons malheureusement pas connues, mais tous ceux qui ont fréquenté les Etablissements Mommen, s'en souviennent avec émotion.

Celle que l'on appelait Melle Hélène avait été mariée, très jeune, à un certain Roussel qui l'avait abandonnée au lendemain du mariage. Félix Mommen l'avait découverte à Paris (elle était française) lorsqu'il avait participé à l'Exposition internationale de 1889. Très distinguée,

pleine d'esprit et de bagou ; elle était pétillante de malice, pourtant, elle fut secrète et personne jamais ne connut les raisons du drame sentimental qui avait bouleversé son existence. Pierre Oyens fit d'elle un excellent portrait.

Quant à Melle Aline, malgré un physique assez rude, elle était de noblesse authentique, étant née Dierickx de ten Hamme, comtesse de Tournay. Elle habita longtemps rue du Berger, à Ixelles, avec sa mère et son père qui fut un intime de Lemonnier et écrivit un ouvrage intitulé « Le Vieux Bruxelles ». Plus tard, après la mort du père, la mère et la fille vinrent s'installer rue de la Charité, au 2^e étage. Mme Dierickx s'y éteignit. Dès lors, Melle Aline fit vraiment partie de la famille Mommen ; elle participa à toutes les joies, comme à toutes les peines.

Melle Aline ! Melle Hélène ! Que l'on parle aux descendants des Mommen, que l'on parle aux artistes qui les ont bien connues — comme cet excellent trio Saint-Josse-ten-Noode : Jean Colin, Georges Van Zevenberghen et Firmin Verheve — tous les évoquent avec émotion et gardent pieusement le souvenir de ces deux femmes qui furent les véritables égéries des Etablissements Félix Mommen.

Yvonne du JACQUIER, archiviste communale de Saint-Josse-ten-Noode



« La Source » par Henri Van der Hecht. (Photo de Sutter)

LOUVAIN ET SES MERVEILLES

LOUVAIN est une ville ancienne. Près de ses murs, l'empereur Arnolphe bat les Normands en 891. Au onzième siècle, elle sert de résidence aux comtes de Louvain qui hériteront plus tard du duché de Basse-Lorraine. Ces seigneurs prennent, en 1190, le nom de ducs de Brabant. Le développement de Louvain est rapide, si bien qu'au quatorzième siècle, la ville compte jusqu'à 150.000 habitants qui vivent, en bonne partie, de la fabrication des draps. Rien d'étonnant qu'à ce compte, il y ait — dit-on — dans cette cité des ducs, 2.400 manufactures. Mais les tisserands sont turbulents. En 1378, éclate une émeute : un échevin de la bourgeoisie a été assassiné par une douzaine de membres de la magistrature, issus de la noblesse. Ceux-ci ont été jetés par les fenêtres de l'hôtel de ville et accueillis sur des piques dressées par le peuple. Quatre années plus tard, le duc Venceslas entend assouvir sa vengeance. Alors, les tisserands prennent la route de la Hollande et de l'Angleterre. Et c'est, dès ce moment, que date — 1382 — la décadence de Louvain.

Décadence ? Le mot dépasse peut-être la pensée. Il faudrait plutôt dire : affaiblissement. En effet, cinquante ans plus tard, Louvain qui n'a jamais prétendu capituler devant une situation amoindrie, pose la première pierre d'une collégiale en gothique flamboyant, destinée à remplacer un sanctuaire roman datant du dixième siècle. Les proportions de la nouvelle église seront harmonieuses à souhait. Elle a 92 mètres de long et 25 de large. A 26 mètres de hauteur, les voûtes s'élèvent. L'achèvement date du seizième siècle. Pour orner l'édifice, deux joyaux : une Sedes sapientiae ou Vierge de majesté, trônant comme Patronne de la célèbre université ; un polyptique — la « Cène » — qui est sortie du pinceau de Thierry Bouts.

Durant de longues années, rien de saillant, si ce n'est, à Saint-Pierre, la perte de la flèche en bois, lors d'un orage qui gronde en 1606. Mais en août 1914, toute la partie ouest de l'église est endommagée par suite de l'incendie qui a ravagé une bonne partie de la ville. A l'armistice, on envisage une restauration de l'édifice. Le travail s'accomplit avec succès. Hélas ! ce bonheur ne dure pas. En mai 1944, la collégiale est, une seconde fois, grièvement blessée par la guerre : le chœur et le transept sont atteints.

On rebâtit et on en profite pour exécuter des fouilles importantes dans les parties endommagées. Entre novembre 1953 et février 1954, les travaux sont menés par M. Joseph Mertens, pour le Service des Fouilles de l'Etat. On retrouve, dans le transept, les restes de



LOUVAIN - Sedes sapientiae. (Photo Levan-C.G.T.)

l'église romane (de type basilical) dont j'ai parlé plus haut. Cette basilique avait la même orientation que l'église actuelle, avec cependant des proportions plus modestes : une nef de 8 mètres et deux bas-côtés de 4, soit 16 mètres de large. Ce n'était pas la première église. Il y en eut une autre jadis. En effet, sous les murs romans, on a retrouvé des tombes très anciennes : preuve certaine d'une nécropole en cet endroit. De plus, M. Mertens a découvert des débris de matériaux de construction remontant à l'époque romaine.

Mais revenons à l'église romane. Dans son axe, les travaux entrepris récemment ont permis de mettre à jour

une tombe maçonnée avec une niche spéciale pour la tête. Est apparu alors le squelette d'une jeune femme. Grâce à une petite plaque funéraire, il a été possible d'identifier la défunte et la date de son décès. La tombe remonte au début du onzième siècle. Les ossements de Cunégonde — c'est le nom de la morte — sont conservés dans l'église actuelle. On croit que le sanctuaire roman fut agrandi aux environs des onzième et douzième siècles.

Toujours dans le transept actuel, une seconde découverte eut lieu : le caveau où fut enterré Pierre de Rivo, théologien et humaniste, morte le 27 janvier 1499. La tombe, crépée à l'intérieur, était ornée d'une croix de teinte rougeâtre avec les monogrammes du Christ et de la Vierge, ainsi que l'indication de l'année du décès. En outre, une plaquette en plomb, accrochée à la paroi du caveau, portait gravés les nom, titres et une courte biographie du défunt.

Le Service des Fouilles de l'Etat fut amené — après ces découvertes du transept — à pratiquer, cette fois sous le chœur de l'actuelle collégiale, d'autres recherches encore. M. Mertens eut ainsi la bonne fortune de mettre à jour, derrière le chœur de l'église romane, à chevet droit, une construction sur plan central, en partie enterrée. C'était une crypte. Son entrée se trouve dans le déambulatoire de l'actuelle église gothique. Les piliers centraux de cette crypte sont disposés, très bien conservés, en octogone. Leur hauteur atteint parfois deux mètres, assis sur une base simple. Le crépissage, dont ces piliers sont revêtus, permet de distinguer un grand nombre de graffiti : partout des noms de personnes. La maçonnerie est en bon état et convenablement rejointoyée. Cette crypte possède un chœur composé de trois absidioles égales qui sont disposées sur la partie

orientale de la rotonde. Des restes de fresques ont été retrouvés dans les débris de cette crypte qui, ne l'oublions pas, n'a plus servi à partir du quinzième siècle. Les fondations de l'actuelle collégiale Saint-Pierre reposent en partie sur des murs romans. On y a élevé plusieurs éléments d'architecture : une base de colonnette en grès ferrugineux, un chapiteau cubique, une dalle en calcaire revêtue de peinture, des fragments d'une sculpture monumentale en pierre de France. Ce sont là des spécimens uniques de l'architecture romane dans le Brabant.

Les travaux de restauration de l'actuelle collégiale sont en cours, sous la direction d'un architecte louvaniste, M. Van den Dael. Ainsi ce sanctuaire, deux fois meurtri en trente ans par les faits des hommes, retrouve une beauté qui ne le cédera en rien aux plus belles cathédrales.



LOUVAIN - Eglise Saint-Pierre : La « Cène » de Thierry Bouts.



LOUVAIN - Eglise Saint-Pierre : les fonts baptismaux.
(Photo de Sutter)

L'espace entre la collégiale Saint-Pierre et l'hôtel de ville est à peine de quelques pas.

Un premier hôtel de ville s'éleva, à Louvain, entre 1100 et 1379, sur l'actuelle place du Vieux-Marché. En 1380, on décida de bâtir, près du cimetière de l'église Saint-Pierre, une nouvelle Maison commune. Celle-ci était composée de cinq constructions accolées. Mais, en 1439, on s'avisa que, par comparaison avec l'ornementation de l'église proche, les cinq façades présentaient un aspect assez minable. Un troisième hôtel de ville naîtrait. Sulpice van der Vorst, qui est désigné pour dresser les plans, meurt avant l'approbation de son projet. Nous n'en connaissons jamais rien. Alors, on s'adresse à Mathieu de Layens, « maître ouvrier des maçonneries de la ville », né en 1410. Celui-ci a conçu l'érection d'une « maison », mais d'une maison magnifique : un quadrilatère isolé sur trois de ses faces et ayant, jusqu'à la hauteur des balustrades, 22 mètres de haut et 12 de profondeur, avec trois étages de dix fenêtres ogivales, chacun à la façade principale, et trois à chaque côté. En tout, quarante-sept fenêtres. Entre celles-ci surgissent des saillies ornées de niches, surmontées de dais sculptés à jour et de clochetons, portées sur des socles agrémentés de sculptures en bas-relief représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testaments. Sur les trois façades, on compte ainsi 291 niches. Aux quatre angles et au milieu des pignons latéraux, pointent six admirables tourelles octogonales

dont les parties supérieures sont ajourées, fuselées de gracieuses flèches pyramidales.

La première pierre du monument fut posée le 29 mars 1448. Vu les moyens de construction de l'époque, les travaux vont bon train : rez-de-chaussée terminé en 1452 ; premier étage en 1454 ; tourelles en 1463. Pour les fondations, on s'est servi de pierres ferrugineuses de Rotselaer. Les fenêtres sont en granit d'Ecaussinnes. Le corps de bâtiment est en pierre blanche de Zaventem, de Vilvorde et de Dilbeek. Enfin, pour les sculptures, on utilise les moellons d'Avennes. Quant au toit, fort élevé, Mathieu de Layens l'a entouré d'une balustrade à réseaux et percé d'une multitude de petites fenêtres savamment disposées. Les frais se sont élevés à 32.786 florins, soit 60.000 francs d'il y a cent ans. Calculez...

Et voilà l'œuvre achevée, toute flambante de ses pierres nouvelles. Elle se dresse dans la grâce aérienne de son style ogival, sœur des Maisons communes de Bruges, d'Audenarde, de Bruxelles, gloire récente de la cité universitaire. Regardons-la avec quelque attention. Pas une feuille sculptée qui soit identique, pas un socle qui ressemble à l'autre ! Partout de l'inédit à profusion... Il n'est pas jusqu'à l'implantation de l'édifice qui n'ait été laissée au hasard. En effet, Mathieu de Layens, qui devait connaître les lois de la perspective, a voulu que l'hôtel de ville produise un effet d'admiratif émoi sur celui qui, débouchant des étroites rues de Bruxelles ou de Diest (l'actuelle avenue des Alliés n'a été percée qu'au début du siècle dernier) tout à coup découvre la splendide façade. Même la disposition des fenêtres du toit a sa raison pour réserver à l'œil une surprise d'apparente régularité. On imagine tout ce que cela a demandé, au préalable, de travaux, d'essais, de plans, tour à tour modifiés, détruits, repris, remaniés encore par cet admirable bâtisseur dont le nom nous a été révélé, il n'y a pas bien longtemps.

Hélas ! dans notre Brabant, parfois les intempéries se sont acharnées sur la belle châsse de pierre. Dès le début du dix-septième siècle, elles ont si bien détérioré les façades, que des fragments s'en détachent, au grand dam des passants. On décide de procéder à une consolidation. En 1778, a lieu un replâtrage général. Ce n'est, en effet, qu'un replâtrage. Une commission est instituée en 1825, qui statue sur les réparations à effectuer. Un jeune architecte louvaniste, Dominique Everaerts, est désigné pour diriger les travaux. Il dresse, le 1^{er} avril 1829, un échafaudage qui, à lui seul, est — au dire des connaisseurs — un chef-d'œuvre de solidité et de hardiesse. Mais, dans la population, toujours crédule aux bobards, la fable s'est vite répandue que l'échafaudage est fragile. Voilà pourquoi, chaque matin, quelques Louvanistes goguenards viennent voir si la « boîte d'allumettes » ne s'est pas encore écroulée !

Pierre par pierre, figure par figure, Everaerts a procédé minutieusement au travail. Chaque fragment enlevé est aussitôt, dans l'état où il se trouve, moulé en plâtre. L'étude de ce fragment permet de découvrir

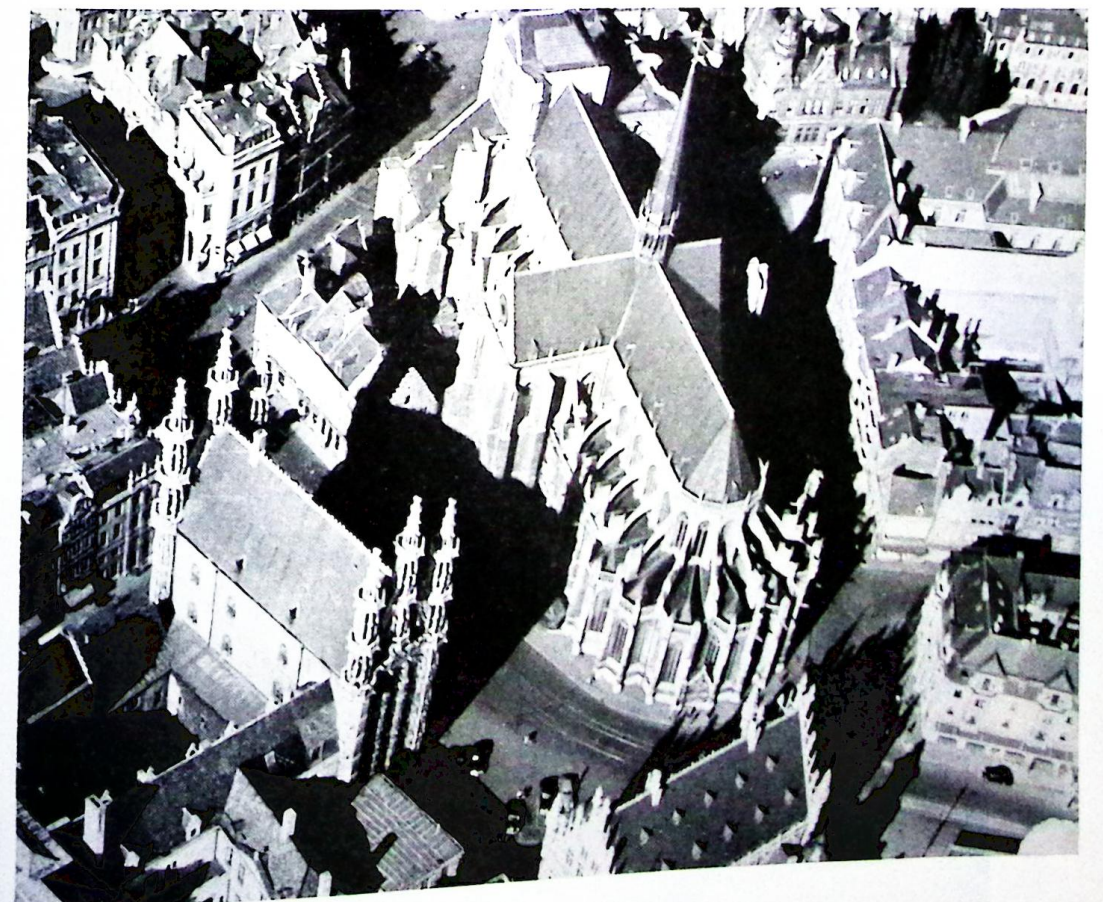
la forme des parties manquantes. Sur le champ, on y supplée et un nouveau plâtre, muni de la restauration, constitue alors le modèle à suivre par le sculpteur. Après douze années de travail, la restauration est, en 1841, terminée. Elle a coûté 224.540 francs de cette époque. J'ajoute que, jusque là, l'hôtel de ville ne possédait aucune statue dans ses 291 niches. Il donnait l'impression de s'étirer en longueur, alors que Mathieu de Layens (qui l'avait évidemment « vu » avec des statues) voulait à bon droit lui donner un mouvement en hauteur. C'était l'occasion de constituer une grande page de pierre illustrée par des gloires de Louvain : Metsys, Adrien VI, Coutereel, Thierry Bouts, Erasme, Juste-Lipse, Réga, Elzeviers, Mathieu de Layens (bien entendu), beaucoup d'autres encore. Par la suite, on ajouta à cette galerie nombreuse quelques-uns des souverains qui avaient régné sur notre pays : Napoléon, Guillaume I^{er}, Léopold I^{er}, Léopold II.

Par on ne sait quel miracle, l'hôtel de ville échappa au sac de Louvain, les 25 et 26 août 1914. Il n'en fut plus de même au cours de la seconde tourmente. En mai

1944, au pied même de l'édifice, une mine allemande sauta, dont les éclats meurtriers balayèrent en diagonale toute la façade : niches éraflées, chapiteaux endommagés, fleurons décapités, dais morcelés. De plus, la toiture présentait, en pas mal d'endroits, des plaies béantes...

Du temps passa. D'autres travaux réclamaient, paraît-il, l'urgence. Enfin, en juin 1953, M. Moerkerke, architecte louvaniste, fut désigné par le Collège échevinal pour effectuer une restauration complète du monument blessé. Sans retard, il se mit à la besogne. Son premier travail fut de parcourir, durant trois mois, plus de deux mille pages relatives à l'hôtel de ville. Hélas ! il n'existait plus de plan d'ensemble. Tout ce qui servit à Mathieu de Layens avait disparu. Seules quelques planches, qui furent dressées par Langerock, entre 1906 et 1914, subsistaient. M. Moerkerke prit un millier de photos des parties endommagées. Il eut la bonne fortune de découvrir dans les caves de l'hôtel de ville, sous plusieurs centimètres de poussière, la collection presque complète des plâtres dont j'ai parlé plus

LOUVAIN - L'espace entre la collégiale Saint-Pierre et l'hôtel de ville est à peine de quelques pas.
(Polyfoto-Avion)





LOUVAIN - L'Hôtel de Ville. (Photo de Sutter)

haut et qu'avait fait monter Dominique Everaerts. Ces plâtres furent, après un énergique nettoyage, transportés dans une grande salle du troisième étage et minutieusement classés.

Les travaux de restauration commencèrent par l'intérieur de l'édifice. Ils sont aujourd'hui complètement achevés. Les grosses charpentes en bois du quinzième siècle avaient, au cours des années, été violemment attaquées par les insectes et les champignons. Afin d'éliminer tous les parasites, ces grosses pièces ont été traitées au moyen de produits huileux, préparés par des chimistes. Elles pourront vivre maintenant aussi longtemps qu'elles ont vécu. Aux différents étages, il a été indispensable d'exécuter des travaux de préservation contre l'incendie. Les plafonds ont d'abord été bétonnés, puis les planchers renforcés et les culs-de-lampe réparés. Certaines peintures, elles aussi victimes des éclats de la mine allemande — par exemple, celle d'Hennebicq, à sujets tirés de l'histoire locale et exécutées en 1888 pour la salle gothique — ont été rentoilées. Il a été nécessaire de consolider des portes, des fenêtres, de dessiner les cartons de nouveaux vitraux et de les mettre sur pied. Et aussi de doter l'hôtel de ville d'une salle des mariages qu'il n'avait jamais eue.

Avant de quitter l'édifice, je suis, par un étroit escalier en colimaçon, monté jusqu'à l'un des derniers clochets du toit. En plein vent, j'ai débouché dans un autre monde. A portée de la main, pour ainsi dire, voici les adorables nervures, les chapiteaux, les pignons, les consoles, les gargouilles, les fleurons, les pinacles ouvragés, les fines ogives, les feuilles travaillées, ce qu'on appelle si bien : de la dentelle. Quelle étrange impression de se trouver parmi ce peuple de statues si proches, tout à coup familières, avec leurs visages sereins, les plis immuables de leurs vêtements, leurs doigts servant la poignée d'une dague ou soutenant le livre de science ! Puis, voici les centaines, les milliers de toits d'où émergent les bâtiments universitaires, la tour ajourée de Sainte-Gertrude, l'orgueilleux fronton de Saint-Michel, la haute flèche de la Bibliothèque, qui rappelle la Giralda de Séville. Au loin, rompant avec l'uniformité verte des champs, se profilent l'abbaye norbertine de Parc et, sur sa colline, le monastère bénédictin du Mont-César, hauts lieux d'étude et de prière qui semblent harmonieusement se répondre d'un bout à l'autre de Louvain.

A cet instant, je me trouve dans le cœur vivant de la cité. Blessé hier, cet hôtel de ville — une des gloires architecturales de notre Occident — sera demain complètement restauré. Remarquable par la régularité de son plan, l'équilibre de ses proportions, la pureté de son style, se dressera, plus riche que jamais et plus épanouie sous le ciel brabançon, prête pour l'admiration des yeux et la joie de l'esprit, l'opulente « maison » louvaniste de maître Mathieu de Layens...

Raymond POREYE



LOUVAIN - L'église Sainte-Gertrude.
(Photo de Sutter)

Avec Camille Lemonnier, à travers le Brabant

FAUT-IL nécessairement que l'amour soit aveugle ? Ne faut-il pas, au contraire, se rappeler, vérifier et renourrir de temps en temps les raisons de ses affections ?

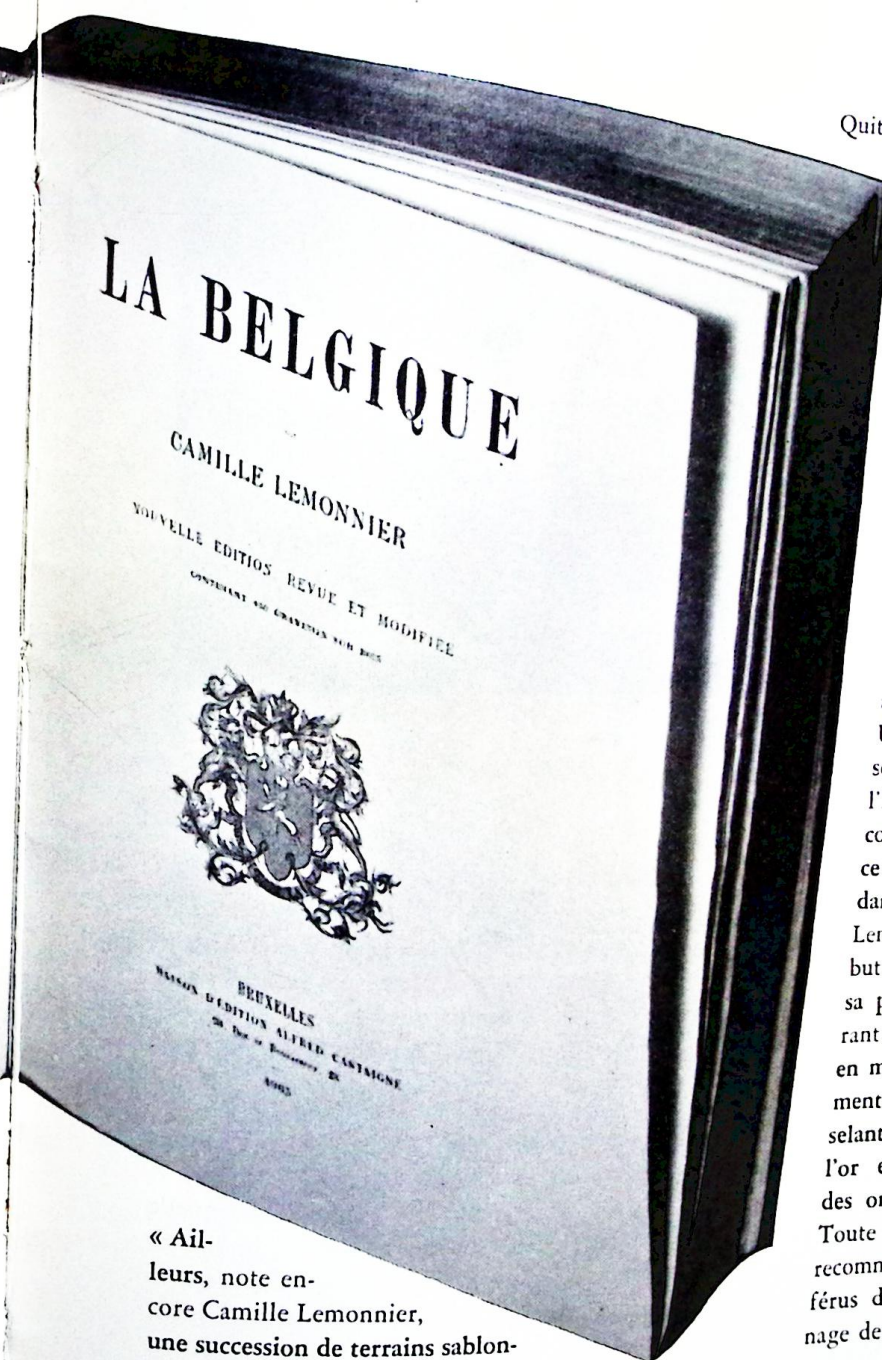
Pourquoi aimons-nous le Brabant ? Parce qu'il est le petit pays du vaste monde où le destin nous a fait naître ou nous a fixés ! Oui, sans doute, mais aussi, mais surtout parce que cette province est, à la fois, terre d'intérêt et de beauté ! Il suffit, pour se le prouver, de s'en aller à l'aventure vers l'un ou l'autre secteur de l'horizon. Voulez-vous que nous partions de la sorte avec, comme guide, celui qui a mérité d'être appelé « le maréchal des Lettres belges », Camille Lemonnier. Né en Brabant, il y a passé la plus grande partie de son existence. Il a longtemps vécu à La Hulpe où il a d'ailleurs son monument. Il a travaillé à Lasne-Chapelle-Saint-Lambert et à Groenendaal. La Forêt de Soignes n'avait plus, pour lui, aucun secret. De Rhode-Saint-Genèse, où demeurait sa grand-mère maternelle, combien de fois, enfant ou jeune homme, n'est-il pas parti dans l'une ou l'autre direction ? « Nous enjambions le pavé des routes avec la passion inquiète de l'inconnu » devait-il écrire dans son volumineux ouvrage sur « La Belgique ».

Ce gros ouvrage sur « La Belgique » fait la part singulièrement belle au Brabant. N'est-ce pas là, au cœur de cette province, que se dresse Bruxelles, ville-capitale dont l'importance n'est pas seulement fonction du chiffre de sa population ? Cette capitale possède, en raison de la splendeur de ses monuments et de la quantité et de la variété de ses aspects pittoresques, un intérêt assurément considérable. Et Camille Lemonnier lui accorde sa meilleure attention. Il nous entretient de son peuple ayant le goût du faste et de la truculence, de son histoire, de son estomac, de ses riches architectures et — en particulier — de sa grand-place. Pour mener à bien cette entreprise, il ne lui faut pas moins de sept longs chapitres.

Mais Bruxelles n'est pas tout le Brabant. Après nous



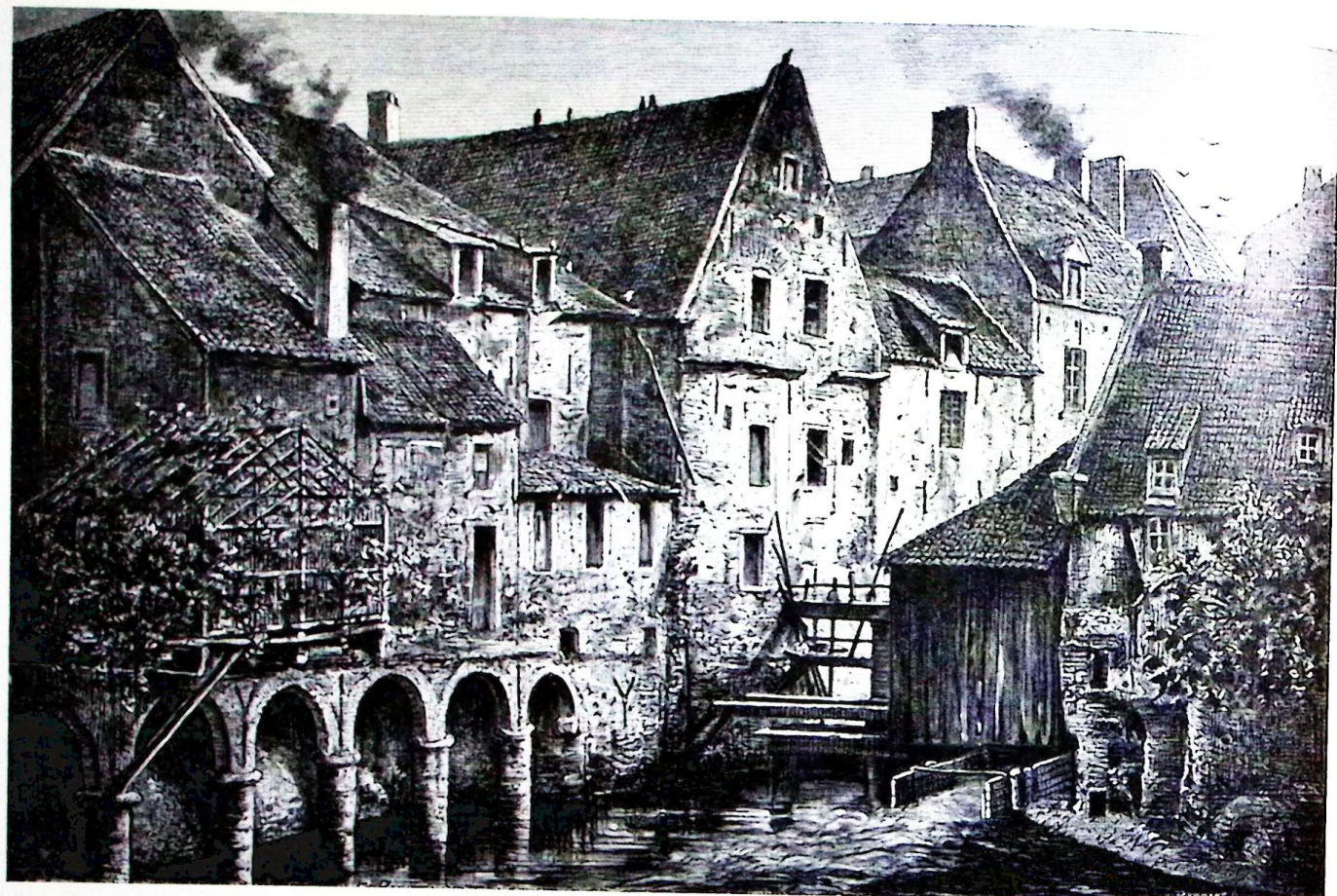
avoir décrit tous les aspects de la capitale, Camille Lemonnier nous entraîne à la découverte ou à la redécouverte du multiple visage de la province. Les environs de la ville tentaculaire l'attirent tout d'abord. « A mesure qu'on s'éloigne de Bruxelles, la variété de la contrée brabançonne se fait sentir dans le contraste des paysages et des habitations, écrit-il ; toute une partie rappelle les Flandres par le déroulement de ses pâturages où, dans les hautes graminées, les bestiaux plongent à pleins fanons... ». Oui, le Brabant est un microcosme de la Belgique. Les huit autres provinces s'y donnent rendez-vous dans le paysage.



« Ailleurs, note encore Camille Lemonnier, une succession de terrains sablonneux et nus, emmêlés de broussailles, fait penser à la Campine, aux solitudes emplies du froissement des bruyères. Et de nouveau, ensuite, les aspects changent, le grès crève le sol, la plaine se disloque, on croit voir saillir de la croûte terrestre les premières vertèbres de la grande ossature ardennaise... ».

Quittant la grande ville en compagnie de Camille Lemonnier, nous traversons le Bois de la Cambre qui, de son temps, servait « de toile de fond au défilé des équipages, à l'étalage des toilettes, à la flânerie lente des familles déversées par les tramways ». Les autos ont remplacé les voitures à chevaux mais, en fait, rien n'a changé ! Après le Bois, voici la Forêt avec, à une de ses extrémités, Tervuren, l'un des centres principaux de l'école brabançonne de peinture : « on y vit bientôt se planter les chevalets devant les horizons. Hippolyte Boulenger y vécut une vie charmée, solitaire et brève... ». A l'autre extrémité, voici Waterloo, « gros village aux maisons trapues » dont l'église est « toute tapissée intérieurement de plaques tumulaires décorées d'inscriptions anglaises ». Irons-nous voir le jardin où Lord Uxbridge fit enterrer sa jambe « comme une personne qui lui aurait été chère » et visiterons-nous l'hôtel des Colonnnes d'où « Victor Hugo pouvait contempler les horizons fatidiques sur lesquels, en ce temps, il faisait se dérouler l'Iliade intercalée dans ses „ Misérables ” » ? Bien entendu, Camille Lemonnier nous invite à gagner le sommet de la butte car « De là-haut, l'arène se développe dans sa planitude immense ». De la plate-forme entourant le Lion, « on croit voir onduler les régiments en marche, la glèbe grasse d'entrailles qui par moments semble bouger sous les pieds, le soleil ruisselant sur les nappes de blé déroulées au loin comme l'or et l'acier des cuirasses, le tourbillonnement des ombres, tout ce frisson, toutes ces visions... ». Toute la bataille de 1815 recommence comme elle recommence pour tous les touristes qui, quelque peu férus d'histoire, accomplissent aujourd'hui le pèlerinage de Waterloo.

Après nous être attardés à Waterloo en compagnie de l'écrivain, nous mettons le cap sur Genappe. « La contrée wallonne, fait observer Camille Lemonnier, s'annonce par de grandes landes interminables où les hameaux, de distance en distance, massent des agglomérations ».



Un coin du Vieux-Bruxelles : le Ruyschmolen.

mérations de maisons brunes, dont la brique sans crépi et d'un ton sang de bœuf se recuit au soleil ». L'auteur note, au passage, que la « déperdition de la couleur s'atteste à mesure qu'on s'écarte des régions flamandes ». Est-ce encore vrai aujourd'hui, par suite de l'évolution du mode de vie de nos populations ? Autrefois, le Flamand vivait presque toujours en vue de sa maison, ce qui l'incitait à l'orner davantage, tandis que le Wallon, établi sur un sol de grandes cultures, demeurait éloigné de la sienne depuis le point du jour jusqu'au crépuscule. Mais les choses ont changé et les villages et hameaux du Roman Pays offrent presque tous une physionomie des plus avenantes !

Nous voici à présent en route vers Nivelles, une ville gaie où « le soleil impénétrant l'écheveau de ses venelles met dans les vitres, dans les vieux murs fleuris de violiers, dans les fouillis de torves cheminées comme une joie de vivre qui n'est pas démentie par l'accorte bonhomie des ménages ». La guerre a meurtri la petite ville. Son cloître a disparu mais sa collégiale,

« presque barbare en sa rudesse fruste », est en voie de complète restauration et continue à parler du prestigieux passé abbatial de la cité qui garde de nombreuses raisons de nous intéresser. Une de ces raisons est le Parc de la Dodaine, « une promenade sous les tilleuls, bien alignée, le long d'une nappe d'eau, avec des percées sur les lointains ».

Le Brabant wallon, c'est aussi Villers et, entre autres petites villes ou gros villages, Braine-le-Château. A Villers, « dont l'abbaye est une tentation à laquelle ne résistent jamais les amis des solitudes », nous arrivons via Bousval « avec ses larges murs de fermes et sa chevauchée de maisonnettes, étagées autour de l'église, sur le versant d'une colline ». L'abbaye ruinée est « comme la réalisation matérielle d'une lamentation de Bossuet ». Vision prestigieuse, « dominant tout de ses amas pantelants, le chevet de l'église élargit ses brèches, pareilles aux jours d'une rosace que le temps aurait percée en regard de l'étoile de pierre ouvree par l'architecte ». A Braine-le-Château, nous regardons,



La plaine de Waterloo.

en compagnie de Camille Lemonnier, le pilori et le « vieux manoir entouré de fossés dont on aperçoit, en se retournant, au fond d'un parc planté de hêtres et de marronniers, les tourelles effilées en poivrières et la grosse tour dentelée de créneaux ».

L'inventaire des séductions du Roman Pays n'est pas complet : de Rebecq-Rognon à Orp-le-Grand, que de paysages et d'éloquents témoins des temps passés ne mériteraient pas une visite ? Mais, de Braine-le-Château où il nous a conduit, Camille Lemonnier nous

entraîne vers la région où « Aux noms sonnans la jovialité wallonne, succèdent les désinences alourdies des noms flamands ».

Le première halte, sur la deuxième partie de notre itinéraire, est Hal, « l'un des „pardons“ traditionnels de la Belgique ». Nous y admirons la collégiale : « Fleur de l'ogival du quatorzième siècle, l'élégante et sévère Notre-Dame de Hal est devenue avec le temps comme un pompeux reliquaire d'art, indéfiniment enrichi par la vénération publique ».

Waterloo - La Haie Sainte.





La Thines à Nivelles.

A quelques kilomètres de Hal, voici Beersel, son château et « la féodalité partout dormante dans l'ancien nid de vautour ». Dans la même contrée, autre manoir célèbre, voici Gaasbeek avec « ses longues façades coiffées de toits en poivrière, avec ses saillies de pignons irréguliers, accrochés tant bien que mal à un fruste et vétuste donjon ».

La région située au Nord-Est de Bruxelles n'est pas moins intéressante que celle que nous venons de parcourir. Nous nous dirigeons vers Diegem « dont la gothique église se coiffe d'une haute tour bizarre à quatre étages décroissant vers le sommet, avec des airs vagues de pagode ». Nous ne sommes pas loin de Zaventem, où l'on évoque « les amours du galant cavalier, Antoine Van Dyck, et de la belle Anna van Ophem », et de Machelen, qui « s'enorgueillit d'un manoir aux vastes tours carrées ». Steenokkerzeel « et son église de style ogival, intérieurement lambrissée de boiseries sculptées, reliant les confessionnaux ornés de personnages, d'un goût surchargé et fleuri » sont égale-

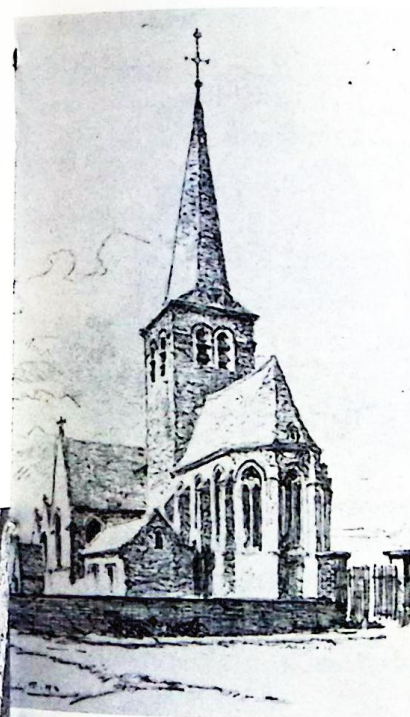
ment proche. Voici encore Elewijt et le Steen de Ruben « encore debout aujourd'hui grâce à une restauration respectueuse », et, au Nord et au Nord-Ouest de la capitale, Grimbergen avec son église, son abbaye et son château ruiné, Wemmel « et ses trois tourelles piquant l'air de leur flèche émoussée » et Meise avec « le majestueux château de Bouchout, environné de pièces d'eau » où une impératrice vécut, l'esprit égaré, les dernières années de sa tragique existence. D'autres haltes touristiques sont proposées aux visiteurs de la région : Peutie, Vilvorde (où exista une maison de force), Ham, etc.

Camille Lemonnier, marcheur infatigable, nous invite à présent à l'accompagner à Louvain. Que de choses à voir dans cette ville composant un véritable musée en plein air ! Voici facultés universitaires, églises, halles, hôtel de ville « comme une arborescence colossale » ! Ce qu'il y a de plus admirable, c'est peut-être la collégiale avec « l'écrasante masse de ses superpositions de pierre ». Mais, entre tous les coins de la cité, il n'en est guère « qui aient le charme du Béguinage, un quartier reculé, percé de rues étroites au bord desquelles s'alignent de petites maisons roses en briques,

Ruines de l'abbaye de Villers-là-Ville.



Eglise de Zaventem.



Ruines du château de Beersel.

Château de Gaasbeek.



précédées de jardins et décorées de statuette de saintes et de saints. Quelquefois, par les portes entr'ouvertes, on aperçoit des silhouettes féminines dans l'attitude du travail, les unes sarclant les plates-bandes ou ratissant les allées, les autres vaquant aux besognes ménagères ; et çà et là d'autres figures s'immobilisent dans la posture de la méditation ». Fermé de murailles, le Grand Béguinage de Louvain existe toujours, cité dans la cité, et trois béguines y perpétuent, aujourd'hui, les gestes de leurs innombrables devancières.

Ville admirable, Louvain est entourée de sites de toute beauté. Camille Lemonnier nous propose d'aller voir, outre le château des ducs d'Arenberg, à Héverlé, cette abbaye de Parc dont « l'ensemble, dit-il, donne l'idée d'une splendeur à son apogée ».

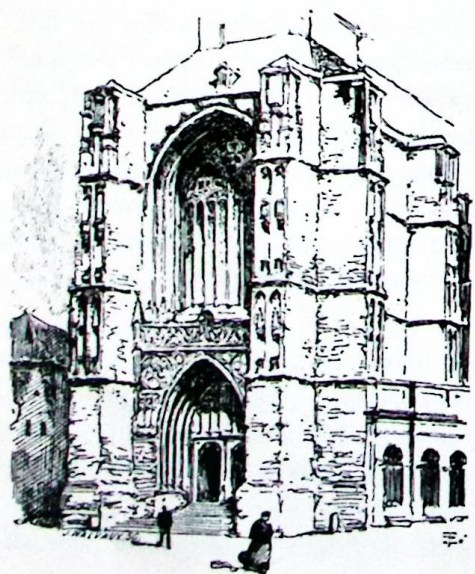
Que de petites villes nous attendent encore ! Aarschot est là-bas, avec sa tour d'Aurélien et sa caractéristique

église au « remarquable jubé archifouillé ». Montaigu hausse, vers le ciel, « sa tour pareille à la tiare pontificale ». Luminaires et cierges transforment l'intérieur de la basilique en brasier « épandant, telles des laves vermeilles, le ruissellement de ses flammes jusqu'aux altitudes des voûtes ». Diest, qui pourrait bien être le « Dispargum » de saint Grégoire-de-Tours, a deux belles églises à nous montrer. Il y a aussi Tirlemont, la ville blanche, et Léau, où tout est admirable. L'hôtel de ville, en particulier, vaut par « la justesse de la proportion et l'harmonie de l'ensemble ».

Tel est, largement résumé, le bilan brabançon de Camille Lemonnier. Il ne manque pas d'éloquence en dépit de ses innombrables omissions et il faudrait le mettre sous les yeux de tous ceux qui, par ignorance ou parti-pris, n'attachent que fort peu d'importance au Brabant en tant que terre de tourisme et de beauté. Du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, notre province



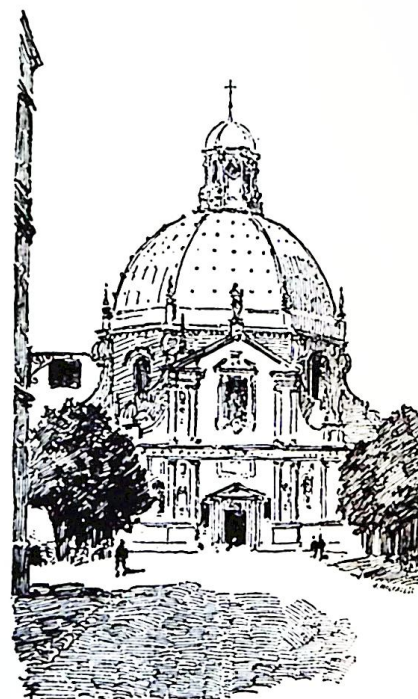
mitoyenne accumule paysages, sites, monuments et curiosités dignes d'attention et d'admiration, tant et si bien que l'étranger, de passage dans notre pays, peut avoir une idée fort valable de toute la Belgique sans qu'il lui soit nécessaire de franchir les limites de la province. La Flandre, il pourra la découvrir du côté de Wolvertem. La Campine lui donnera rendez-vous à Keerbergen et Tremelo. Il trouvera la Hesbaye à Rummen, Wommersom, Hakendover, Jodoigne, Thorombais-les-Béguines. A Genval, il découvrira la Gaume comme dans un miroir tandis qu'il aura la révélation de l'Ardenne à Virginal. Vieilles abbayes et châteaux médiévaux lui parleront d'un passé faisant alterner studieux labeurs et farouches combats. Nivelles et Léau lui diront les fastes d'autrefois aussi bien que Mons et Bruges. Toute la Belgique est présente au rendez-vous du Brabant.



Eglise Saint-Sulpice de Diest.

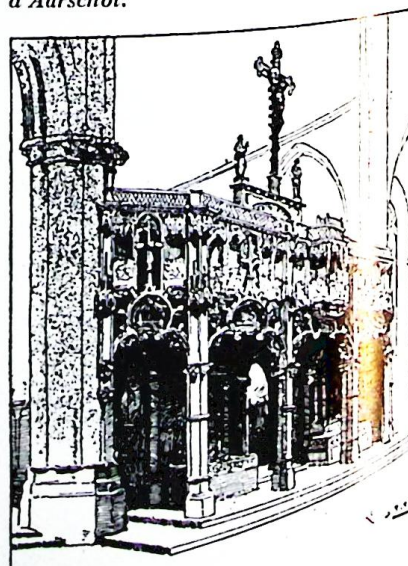
J. DELMELLE
(dessins extraits de l'œuvre
de C. Lemonnier)

Le béguinage de Louvain.



Eglise de Montagu.

Le jubé de l'église
d'Aarschot.



Nativité Brabançonne



Cette fois, n'est ce pas en Brabant qu'Il est né ?
Des ailes font frémir les hauteurs étoilées
Tandis qu'à petits coups puis à toute volée
Les cloches de Noël se mettent à sonner.

Leur chanson de cristal entame un grand voyage :
On l'entend tournoyer, plus vive qu'un oiseau,
Par-dessus les cités, par-dessus les hameaux,
En répétant sans fin son merveilleux message.

Tout au long des chemins crevassés par le gel,
Des gens marchent afin de se rendre à l'église
Où l'enfant, qui repose au creux de son moïse,
Paraît auréolé des feux de l'arc-en-ciel.

Il regarde chacun de ces nombreux visages
Et sa main, lentement, trace un signe de croix
Sur tous ces visiteurs ayant, malgré le froid,
Déserté sans regret leur ville ou leur village.

Ceux du secteur flamand et du pays wallon,
Ayant recours — chacun — à leur vocabulaire,
Tirent de leur ferveur une même prière...
Et c'est l'hymne alterné du terroir brabançon !

Joseph DELMELLE



Ephémérides touristiques et folkloriques brabançonnnes de décembre

LA fin de l'année approche à grands pas et avec elle la période creuse pour le tourisme brabançon, celle-ci renforcée par le fait d'une arrière-saison particulièrement humide, phénomène qui s'est renouvelé assez souvent ces dernières années. Le tourisme automnal en aura très certainement souffert et si les fervents auront encore souvent pris la route, grand nombre de touristes moyens se seront probablement abstenus par nos pluvieuses journées et week-ends d'octobre et de novembre. Mais où sont donc nos automnes secs et clairs d'il y a quelques lustres ?... Quoi qu'il en soit, nous revoici en décembre, mois apprécié de diverses façons par le touriste brabançon, celles-ci dépendant surtout du temps qu'il fera...

En général, lorsque la saison n'est pas trop calamiteuse, les randonnées automnales se poursuivent en décembre (1). A qui peut apprécier les bolées d'air pur qu'offrent nos campagnes, ne rebute pas le fait de devoir se prémunir quelque peu contre une température abaissée. L'amateur réel de la nature verra avec intérêt les transformations subies par les régions qu'il aura traversées à la belle saison. Le vert rideau de feuillage qu'il était accoutumé de voir se profiler à l'horizon, se sera transformé en autant de bras décharnés tendant un poing vengeur vers le ciel ; le chemin creux, sous la voûte duquel il ressentait comme une douce quiétude, ne sera plus que ce passage sévère, entre deux coteaux, dévoilant une atmosphère cuivrée ou laiteuse, selon les caprices du moment, et il n'en sera pas, même, de ces vastes étendues — pâturages ou cultures — qui, par leur majestueux recueillement, ne forceront son attention. Ce spectacle n'est certes

(1) Voir également notre article « Noël Brabançons » dans la revue de décembre 1959.

pas sans intérêt et prédispose, de par les moyens dont il s'accommode, à une certaine philosophie du tourisme, laquelle fait partie intégrante du bagage de tout pratiquant éclairé. La vue de grands espaces dénudés et silencieux amène la rêverie qui apporte la détente salvatrice aux nerfs tendus et crispés (comme il est trop souvent de coutume à notre époque...).

* * *

Le dernier mois de l'année, qui a conservé son ancienne dénomination bien qu'il ne soit plus le « dixième mois » dans le calendrier, s'appelle en flamand « wintermaand », mois d'hiver, ou « kerstmaand », mois de Noël. La dénomination de « heillogmanoth », mois sacré, que Charlemagne donna à ce mois, ainsi que celle de « windelmaand », mois des maillots, se rattache à la nativité de Jésus-Christ. Il en est de même du nom de « deloir », ou « mois de l'oir », qui se retrouve souvent dans les anciens documents de la partie wallonne de notre pays, au moyen âge. C'est le mois de l'héritier du Seigneur ou le mois consacré par la naissance de Notre Sauveur comme le veut le folklore de nos contrées ; on le désignait également sous les noms de « wolvenmaand », mois des loups, et de « slachtmaand », mois de tuerie, lesquels sont faciles à interpréter.

Le touriste qui parcourt de nos jours les régions brabançonnnes ne perçoit plus que malaisément les manifestations folkloriques des contrées qu'il voit défiler sous ses yeux, lesquelles n'étaient pas sans charme, ni certes sans intérêt pour celui qui, ne se contentant pas d'« avaler les kilomètres », aimait à approfondir les choses. Ceux qui auront eu l'occasion, ou la bonne idée, d'assister à la démonstration donnée par le groupe folklorique de Rhode-Saint-Genèse au Centre Culturel

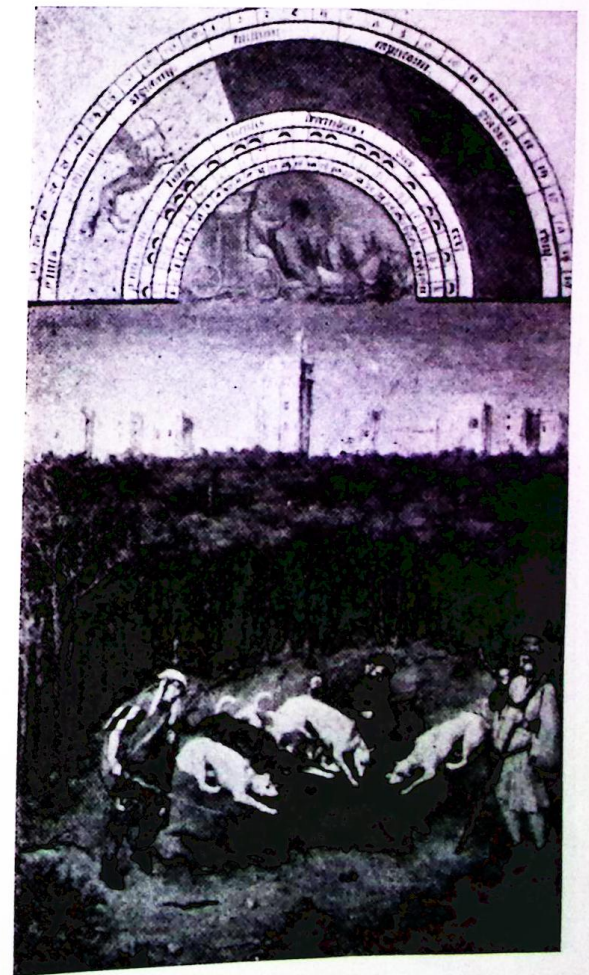
d'Uccle le 16 février écoulé, nous comprendront ; il s'agissait là de la société « Tist en Triene » (du nom des géants), les « confectionneurs de balais », dont les chroniques veulent que le privilège et le monopole d'exercer leur industrie dans la Forêt de Soignes, date du temps de Charles-Quint. Certes, figures de danse et chants étaient stylisés, mais il n'y a guère que quelques dizaines d'années, pareils ébats pouvaient se voir, l'été, dans le beau cadre agreste qu'offrait la commune (lequel n'est pas totalement estompé, d'ailleurs). Nous avons connu de ce temps nombre de touristes qui réglaient leurs périples d'après les particularités locales du genre qu'ils espéraient rencontrer et ils en emportaient, au retour, des impressions vivantes et colorées qui leurs laissent les souvenirs les plus profitables à divers points de vue. On aurait quelque peine à notre époque de procéder de telle façon et, mises à part les manifestations officielles en la matière (organisées le plus généralement par les édilités communales), le calendrier touristique et folklorique inséré à la fin des numéros de la revue convaincra le lecteur qu'il faut le plus souvent à l'heure actuelle rechercher, et même déceler, ces centres d'intérêt de façon certes plus approfondie. C'est pourquoi il ne sera pas sans utilité, pensons-nous, de reprendre et de commenter quelques-uns de ces antiques usages, dont certains subsistent encore (parfois sous une autre forme) et font partie intégrante du patrimoine touristique de la province.

* * *

Quoi qu'il en soit, décembre paraît être un mois de récapitulation en Brabant, tant pour le touriste qui n'a pas toujours l'occasion de se livrer à son délassement favori et qui commente les randonnées effectuées ou celles à venir, que pour celui qui perpétue, au sein des bourgs et villages, les anciennes coutumes ancestrales. C'était autrefois, et encore souvent, le mois au cours duquel le campagnard faisait l'inventaire de l'année et réglait certains fermages, s'occupait à entre-

tenir son matériel agricole. Dans la partie nord de la province il était de tradition que les paysans et fermiers réglent le jour de saint Eloi (1^{er} décembre), les comptes qu'ils entretenaient pendant toute l'année chez les maréchaux-ferrants et les charrons, et ceux-ci régalaient leurs clients d'une petite collation consistant en jambon ou viande salée et en quantité de petits verres. Cette coutume n'est pas totalement tombée en désuétude d'ailleurs et à ceux qui aiment observer une tranche de vie saine et animée, nous conseillerons une visite, ce même jour, à Meise (près Bruxelles). Ils pourront y voir des tableaux que Breughel même n'eût pas désavoué, en addition à des réjouissances qui durent toute la journée (2). De nombreuses autres localités de la région célèbrent d'ailleurs cette festivité,

(2) Ces lignes se complètent par celles que nous écrivions page 9 de la revue de juin 1958.



sous une forme moins prononcée, peut-être (3). Tout le monde a connaissance de la popularité qui entoure le culte de Sainte Barbe, le 4 décembre : c'est le jour des fastes de nos régiments d'artillerie et du génie. Cette popularité provient de ce que le peuple attribuait à cette sainte des pouvoirs contre la mort subite, motif pour lequel elle est également la patronne des mineurs, charbonniers, pompiers, et en certaines localités, des charpentiers, maçons et menuisiers. A Diest, le serment des arquebusiers ou de ste Barbe (kolveniers of Sinte-Barbaragilde), célèbre ce jour par un plantureux banquet et une joyeuse sortie qui modifie notablement l'aspect de ce gros bourg. Dans la partie

(3) Dans l'agglomération bruxelloise, notamment, le patronat s'associe parfois à la solennité du jour, principalement dans la métallurgie. Il convie son personnel à un vin d'honneur le matin et lui donne congé l'après-midi.



wallonne de la province (environs de Bouscourt, Court-St-Etienne, Longueville, Jodoigne, etc.), une animation particulière se remarque aux alentours des édicules élevés en l'honneur de la sainte, auprès desquels on mène les malades et les personnes âgées, lorsque la clémence de la température permet d'en agir ainsi, sinon, et encore souvent, on ne manque pas de poser une bougie allumée sur le coin de la cheminée dans la pièce où elles résident. Folklore, naïveté, peut-être, mais apport certain de réconfort en des circonstances parfois très pénibles et émouvantes visions présentées par les campagnes brabançonnaises de décembre...

Et ainsi se déroule la guirlande des jours de ce dernier mois de l'année, lesquels paraissent affecter bêtes et gens, jeunes et vieux, d'un caractère particulier qui ne se perçoit à aucun autre moment.

Dans les fermes, à l'étable, le paysan s'intéresse particulièrement à son bétail, c'est l'époque de la naissance des agneaux. L'ancien folklore n'a pas manqué de mettre cette dernière circonstance à profit et les imagiers, lorsqu'ils représentaient un intérieur rural en décembre, n'omettaient jamais de faire figurer des moutons et des agneaux en bonne place. Le fait a contribué à la présentation de la crèche symbolique de Noël, laquelle ne se conçoit pas sans ces attributs majeurs. Sur les routes, dans les villages, on voit les enfants, dans l'heureuse insouciance de leur âge, étreindre les bicyclettes neuves ou étreindre les grandes poupées. Le véritable autochtone des parties rurales de la province entoure toujours la Saint Nicolas d'un certain mystère. Heureuses bourgades que celles où l'on n'a pas cru indispensable de modeler la conscience de l'enfant sur celle de l'homme, trop précocement... Que disent les hagiographes concernant la vie de ce saint, dont on parle beaucoup, mais que l'on connaît en général fort peu ? Il s'agit de l'évêque de Myra, patron de la Russie et décédé en 325. Connu pour l'intérêt qu'il portait aux enfants, la légende veut qu'il sauva trois petits qui s'en étaient aller glaner aux champs et que le cruel boucher avait dépecés et qu'en une autre occasion, il apporta trois bourses d'or à des

OTTO VENIUS - La légende de Saint-Nicolas (début du XVIIe siècle). L'artiste fait allusion à la particularité que nous reprenons dans le corps de l'article. On voit le Saint jetant, pendant la nuit, une bourse dans la chambre d'une famille indigente, dont font partie les trois jeunes filles de la légende.

jeunes filles qui se lamentaient de ne pouvoir se vêtir à leur gré. A côté de cela, il protège aussi le vaisseau dans la tempête. Disons que l'usage d'offrir des cadeaux aux enfants le jour de la fête patronale de ce saint, n'est pas général. Ainsi, à peu de distance de Bruxelles et de Laeken, dans le canton de Wolvertem, il laisse ce soin au comte de la Mi-Carême ; en Campine, c'est saint Martin qui le remplace.

Et nos aviateurs ont aussi leur folklore (depuis une trentaine d'années, croyons-nous). Il se situe, cette année, le 10, jour de Notre-Dame de Lorette. Cette sainte se serait manifestée d'une façon à peu près semblable à celle du fameux tapis persan, d'où son adoption par les professionnels de ce mode de locomotion. Ce jour-là, nos aérodromes sont en fête, pour le plus grand plaisir des jeunes gars portant col bleu horizon, passepoilé de rouge...

Le 13 décembre se place la Saint Aubert, fête patronale des boulangers. Nous retrouvons ici une très ancienne coutume brabançonne. Jadis les seigneurs et les communautés ecclésiastiques, en rappel du miracle de la multiplication des pains par N.S.J.C., effectuaient ce jour une distribution gratuite de cette denrée. A l'heure actuelle tout cela s'est fort démocratisé... mais l'usage se perpétue et c'est l'édilité communale qui procède à la distribution, le plus souvent (même à Bruxelles) : le pain est distribué aux pauvres des hospices et hôpitaux, et offert par les corporations de boulangers. Nonobstant toute autre considération, nous croyons qu'il faut se réjouir qu'en notre siècle, si utilitaire, l'on trouve encore le temps de sacrifier à cette pieuse coutume. Assistez en l'une ou l'autre de nos bourgades à ce spectacle, regardez nos bons vieux brabançons, endimanchés, le visage barré d'un large sourire et émettant les sons pittoresques de leur patois régional, se saisir du pain, et vous conviendrez que le folklore a du bon...

* * *

Et les derniers jours de l'année se passent, paraissant contenir l'humanité tout entière dans ces derniers feuillets à détacher. Ils disent le poème des saisons, celui de la douleur et de l'espoir, de la mort et de la vie, tout en finissant de tresser la corbeille qui aura recélé pour le touriste brabançon, fidèle lecteur de « Brabant », la source de multiples satisfactions, nous l'espérons du moins.

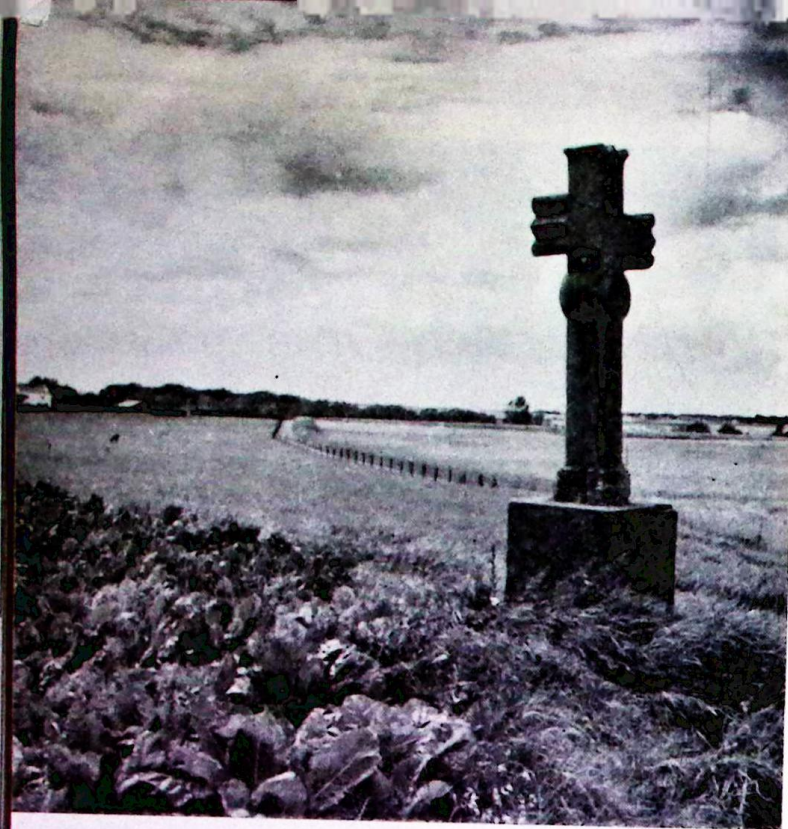
Nos potaches donneront la note gaie en cette petite évocation. Le 21, saint Thomas, leur en fournira l'occasion (nous croyons du moins que la coutume subsiste toujours). Nous n'aimons pas à nous faire l'avocat du diable, mais ce qui est, est... M. Qui de Droit ne nous en voudra pas... Ce jour-là, les élèves sont maîtres à l'école ; c'est le jour préféré des cancre et des mauvais élèves et de notre temps (il y a une quarantaine d'années de cela) même les moutards de 8 ans s'y mettaient... Le Directeur ne fait que de prudentes et complices apparitions (une fois n'est pas coutume...) et le personnel enseignant, sous des prétextes divers (qui sont toujours très curieusement acceptés...), est mis à la porte. Et, dans notre classe de village, c'était le chahut, un chahut monstre, pendant de longs moments. Certaine année, un gaillard, neveu d'un peintre très connu qui habita longtemps l'agglomération bruxelloise, imagina de corser la chose. S'étant procuré, on ne sait comment, une appréciable provision de ce divertissement d'un goût douteux que l'on nomme « boules p..... », il entreprit de fermer toutes les fenêtres de la salle et d'y essayer les effets de cette curieuse distraction... Cette année là, pour cette classe, ce sont les élèves eux-mêmes qui ont ouvert la porte... La St Thomas se termina, en général, au lit... après une bonne correction offerte de bon cœur par des parents alarmés devant des mines défaits... Le bonhomme, décorateur-ensemblier à Bruxelles, en rit toujours...

* * *

Nous nous sommes étendus l'année passée, à la même époque, au sujet du folklore de Noël, nous croyons donc inutile d'y revenir en cette occasion.

Disons pour terminer, qu'à l'occasion du mariage du Roi, les illuminations du centre de la ville de Bruxelles revêtiront cette année un éclat tout particulier. Un copieux programme de fêtes (dont certaines relevant du folklore espagnol), est également prévu. On ne peut que se réjouir de ces excellentes initiatives qui promettent à la capitale une fin d'année particulièrement éblouissante. Bruxelles sera la ville accueillante qu'elle a toujours été pour notre grande joie à tous. Touriste brabançon, ami lecteur, nous espérons par ce petit aperçu avoir attiré votre attention au sujet de certaines particularités qui pourraient parfois, de façon incidente, agrémenter vos périples futurs et c'est dans cet espoir que nous vous disons : à l'année prochaine.

Maurice DESSART



SAINT-GERY - La croix carrée.

(Photos de Sutter)

CORTIL - L'ancienne auberge « A la gatte ».



CORTIL : LA GATTE D'OR

Sur la chaussée romaine, à la limite de Cortil, voisine du tumulus de Penteville, existe sur le territoire de Grand Manil une ancienne auberge dont l'enseigne est « A la Gatte ». Elle aurait, elle aussi, donné lieu à la légende de la Gatte d'Or, si répandue.

LERINNES (TOURINNES) - SAINT FIACRE

De son abbaye supprimée en 1784, par l'édit de Joseph II, subsiste une grande ferme et des chapelles jalonnant la promenade que jadis faisaient les moines de ce petit couvent.

L'un de ces oratoires : la chapelle Saint-Fiacre est encadré de peupliers et de vieilles épines qui lui font un cadre charmant.

La niche est fermée par un grillage rustique et renferme une statuette en bois. Le temps et peut-être le vandalisme ont singulièrement mutilé la statuette. Aussi celle-ci a dû être remplacée par une petite statue en plâtre. Sur le pied de la statue on lit l'inscription suivante : Saint Fiacre / p. p. nous / F.J. Decout / 1780.

L'origine de la dévotion à saint Fiacre est inconnue à Lérinnes. Saint Fiacre est le patron des jardiniers. Ici, il n'est pas vénéré comme tel ; on le prie pour obtenir la guérison de l'incommodité produite lorsqu'on mange trop de fruits. On dit, qu'il ne faut jamais toucher la statue.

Une vieille femme nous a raconté qu'une de ses servantes gardant ses vaches dans un pré près de la chapelle, s'était, il y a longtemps, emparée de la statuette. Saint Fiacre se vengea en jouant à l'accorte jeune fille un vilain tour dont elle se repent.

THOREMBAIS-LES-BEGUINES LEGENDE DE LA DAME ODE

La bienheureuse et religieuse Dame Ode est morte dans le village de Thorembais en Brabant ; outre les grandes vertus dont elle était douée et l'ardente charité qui l'enflammait, elle avait toujours un saint désir de recevoir le Corps de son Sauveur. Un jour qu'elle demandait cette grâce à son curé, il la lui refusa avec dureté en lui disant qu'il ne convenait pas aux femmes, surtout aux laïques de communier tous les jours. Ce refus fit beaucoup de peine à cette sainte femme qui se sentait enflammée d'un plus grand désir. Mais Jésus-Christ ne voulut pas qu'elle en fut privée plus longtemps. Aussi il se présenta à elle pendant la nuit, environné d'une multitude d'âmes bienheureuses et répandit de tous côtés une douce odeur. Il tira son Corps sacré d'une boîte qu'il tenait et communia la pieuse Ode en lui disant : Ce prêtre t'a refusé mon Corps et je te le donne de mes mains. Une autre femme qui était couchée dans la même chambre étant alors éveillée, vit cette vision. Le lendemain, Ode pria, sous prétexte de dévotion, le curé de la paroisse d'ouvrir le tabernacle et lui demanda s'il savait le nombre des hosties qui y étaient enfermées ; il lui dit que oui ; mais quand il les eut comptées, il vit avec douleur qu'il en manquait une. Mais Ode le consola en lui racontant ce qui s'était passé et l'exhorta à ne plus lui refuser à l'avenir la sainte communion. Couverte de vertus et de mérites elle persévéra dans cette sainte manière de vivre jusqu'à la fin de sa vie, qu'elle quitta pour se réunir à Dieu. Elle vivait en l'an de l'Incarnation 1220 (Le Roy - Grand Théâtre profane de Brabant wallon 1696).

LES TUMULUS

Ils sont nombreux dans la région, ceux de Libersart, Glimes et Hottomont sont les plus grands. L'imagination des gens du pays y voyait des tombes de géants.

NIL ET ALVAUX : SONNER AU PERDU

Suivant une ancienne tradition, un homme se trouvant égaré, au milieu de la nuit, fit vœu, s'il retrouvait son chemin, de faire manger du pain blanc de froment, le jour du vendredi saint, par tous les hommes du village où il se retrouverait et également par ceux du village le plus proche. On ajoute qu'il fut sauvé par le son d'une cloche d'une église voisine et que depuis lors a lieu en mémoire de cet événement, la sonnerie que l'on appelle « sonner au perdu ».

Le voyageur cheminait entre Blanmont et Nil-le-Pierreux. Arrivé en lieu sûr, il donna pour l'accomplissement de sa promesse, deux pièces de terre situées à Nil-Saint-Vincent contenant l'une 379 verges, l'autre 750 verges et qui se louaient en 1787 moyennant 44 mesures de froment et 66 florins. Ce revenu était jadis employé à distribuer de petits pains dans la proportion suivante : 4 à l'église de Nil-Saint-Vincent, 4 à la fondation des trépassés, 2 au curé, 2 au maire, 2 au marguillier, 2 à chaque homme marié de Nil-Pierreux, 2 à chaque veuf ou veuve de ce hameau de Nil-l'Abbesse et de Nil-Saint-Vincent et 1 à chaque habitant, grand et petit, de Nil-Saint-Vincent et à chaque homme de Blanmont. (Tarlier et Wauters. Histoire des Communes, canton Perwez p. 99 - 1865.)

ALVAUX

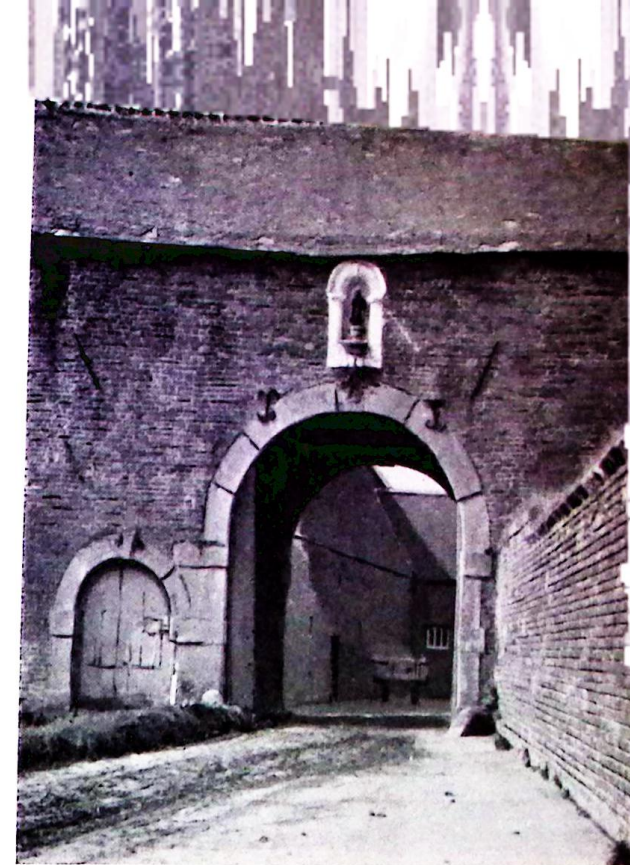
Beaucoup de personnes vivant dans la région d'Alvaux croient à l'existence de nombreux souterrains très longs, habités par de petits nains qui lavaient le linge qu'on leur apportait à l'entrée de ces couloirs. Il y a quelques années un voleur avait un refuge dans un petit souterrain vis-à-vis de la tour. Lorsque la chose fut connue l'imagination populaire amplifia les récits d'autrefois.

FOLX-LES-CAVES : LE BRIGAND COLON

Colon, petit voleur d'opérette connu plus tard comme Mercier dans la région d'Ottignies, avait son repaire dans les souterrains de Folx-les-Caves. Malgré tout, il était aimé du peuple qui vantait ses exploits. Mais la maréchaussée n'était pas de son avis et un jour il fut capturé et conduit dans un cachot du château de Jauche. Enfermé dans la prison, Colon rongea son frein. Un jour il manifesta le désir double de voir sa femme et celui de manger une tarte. Refuse-t-on ces suprêmes consolations à un homme dont les jours sont comptés ?

Sa femme vint avec la tarte. Colon put embrasser la première et manger la seconde. Le soir, repu, satisfait, il s'endormit du sommeil du juste. Le lendemain matin ce fut un autre concert. Le gardien de Colon se trouva mal sur le seuil du cachot pour cette excellente raison qu'il était vide. Un barreau scié — avec la lime que contenait la tarte — indiquait clairement le chemin pris par Colon.

Celui-ci poussa d'ailleurs l'audace la nuit suivante jusqu'à aller casser systématiquement à coups de pierre, tous les carreaux de la maison du maître. Puis il envoya au Seigneur de Jauche le billet ainsi conçu : se vo vlos tinre des colons, i faut



TOURINNES-ST-LAMBERT - Ferme de Lérinnes dont le porche est surmonté d'une statuette représentant saint Gilles.

(Photos de Sutter)

TOURINNES-ST-LAMBERT - La chapelle Saint-Fiacre.





LIBERSART - Le tumulus, parmi les plus grands du Brabant.

(Photos de Sutter)

FOLX-LES-CAVES - La vieille église.



on bé meïeu colebi. (Si vous voulez tenir vos pigeons — en wallon colons — il faut un bien meilleur pigeonier. Colon à l'occasion ne dédaignait pas de parler ou d'écrire en wallon et de faire quelque humour sur le dos de ses ennemis. (Stee-man et Sintair : La véridique histoire du troglodyte Colon bandit chevaleresque - E. Bourguignon : Les caves de Folx).

SAINTe ODILE EN ALSACE, SAINTe ADELE A ORP

Voici la légende de sainte Odile en Alsace :

Selon la légende, le monastère, qui depuis des siècles voit accourir les pèlerins alsaciens que les œuvres de Maurice Barrès et René Bazin ont rendu également populaire en France, fut fondé par sainte Odile à la fin du VII^e siècle. Sainte Odile, fille d'Adalric ou Etichon, duc d'Alsace, naquit aveugle à Obernai. Son père désirait un fils ; doublement déçu, il ordonna de faire périr Odile. Sauvée par le dévouement de sa nourrice qui l'emporta en Bourgogne, elle recouvra la vue en recevant le baptême. Plus tard sa mère et son frère, le jeune Hugues, la rappellent mais l'irascible Etichon, à qui Hugues vint annoncer le retour d'Odile, tua sur place son fils. Assailli de remords, le duc accueillit sa fille et lui rend son affection. Il veut la marier mais Odile s'est consacrée à Dieu et fuyant le prétendant qu'on veut lui imposer, elle se sauve dans la forêt, un rocher s'entr'ouvre pour la soustraire à ceux qui la poursuivent. Etichon renonce alors à contrarier la vocation de sa fille et fait don de son château où Odile installe un couvent.

Il est curieux de faire un rapprochement entre les légendes relatives à sainte Odile et à sainte Adèle. Un ancien curé d'Orp en 1670 : Jean Gilles Bourguignon semble s'être inspiré de la légende d'Alsace. Au surplus, l'abbé Ploegaerts a écrit une notice, où il émet un doute au sujet de l'existence de sainte Adèle à Orp, tandis que Monsieur le Chanoine Kempeneers, doyen d'Orp, aujourd'hui doyen à Saint-Gilles, a dans une brochure mis les choses au point (1).

« On n'a pas manqué de relever la similitude, frappante sans aucun doute, entre la vie de sainte Adèle d'Orp en Brabant » et celle de sainte Odile d'Hohembourg en Alsace.

« Il serait certes abusif de vouloir les confondre, mais il est indiscutable que la tradition orale jusqu'au XV^e siècle en ce qui concerne notre sainte s'est, à partir de ce moment, enrichie de nombreux détails repris tout simplement à la vie littéraire, elle remontait au X^e siècle, voire même au IX^e » et au VIII^e siècles de la sainte alsacienne.

« Certaines précisions se retrouvent en effet identiques dans les deux vies.

« Adèle tout comme Odile, nous sont présentées comme ayant vécu au temps de Childéric. Le père d'Adèle se serait appelé Aldéric et sa mère Persinde, tandis que les parents d'Odile avaient noms : Adalric et Berswinde.

« Odile et aussi Adèle naissent frappées de cécité.

« Tandis qu'Aldéric — et Adalric — se lamentent et s'en prennent à Dieu, Persinde tout comme Berswinde invite son époux à ne pas offenser Dieu, mais au contraire à se consoler et surtout à ne pas mettre la petite aveugle à mort.

(1) Chanoine J. Kempeneers : Sainte Adèle d'Orp.

« Persinde — et Berswinde — afin de soustraire l'enfant au père courroucé, l'envoient en une retraite lointaine et la confient à une nourrice ; les deux pères ayant appris le lieu de ce refuge, les deux enfants sont cachées en un autre endroit appelé dans les deux vies La Palme.

« Un évêque que la vie d'Adèle appelle Erchara tandis que la vie d'Odile l'appelle Erhard, mais la différence est mince, est mis au courant du fait et, sur l'ordre du ciel va baptiser l'enfant ; à cette occasion, Adèle et Odile recouvrent miraculeusement la vue.

« Adèle à Orp tout comme Odile en Alsace fonde son monastère sur une montagne. » (sic !)

On a prétendu qu'Alpaïde, aïeule de Charlemagne aurait été inhumée dans le crypte de l'église Sainte-Adèle à Orp. La question ne serait, à notre connaissance, pas encore résolue.

INCOURT : SAINTe RAGENULFE

Toute l'histoire d'Incourt gravite autour de celle de sainte Ragenulfe et de son culte. Les parents de Ragenulfe, Ajus ou Aja (d'où Ajicurtis, la ferme d'Ajus, étymologie du nom Incourt) parents de Pépin de Landen, chrétiens de noble race, habitaient la villa de Brombais, hameau situé à 600 m à l'ouest de l'église actuelle. Ayant été demandée en mariage et ses parents la pressant d'accepter, Ragenulfe s'y refusa, voulant imiter sa cousine Gertrude de Nivelles, et s'enfuit dans une forêt voisine, où elle mourut dans de circonstances mystérieuses en 650 ou 652. (Desneux : Brabant Wallon p. 106.)

LIMAL : LA TOMBE DU CHIEN

Au centre d'un grand bois silencieux et mystérieux, se dresse entre de hauts hêtres une stèle en pierre, c'est la tombe du chien.

L'histoire ou la légende de cette tombe nous fut contée sur les lieux, il y a plus d'un quart de siècle par Monsieur le Baron de Fierlant : Un de mes parents se rendant en pays étranger, monta en bateau à Anvers accompagné de son chien Thisbay. Deux fois le chien s'arrêta sur le quai et fut ramené à bord. Une troisième fois, saut du chien, son maître ne rattrapa l'animal que difficilement. Quand maître et chien revinrent pour prendre place à bord du bateau, celui-ci était parti. Or il se fait que le navire fit naufrage et que tous les passagers furent noyés. Le baron dut donc la vie à son chien ; aussi il le soigna comme un enfant et à sa mort le fit enterrer sous la stèle que l'on voit encore aujourd'hui. (E. Bourguignon : La tombe du chien - Brabant 1954 p. 13.)

* * *

La plupart des légendes ont un fond historique exact mais le temps et surtout l'imagination, presque toujours l'exagération, le déforment et peu à peu l'histoire devient la légende.

Il est bien entendu que nous n'avons pas épuisé le sujet ; il y a encore la légende si connue de Notre-Dame de Basse-Wavre, les « contes du Ruchaux et des Bruyères » par Ad. Mortier, il y a les « Contes d'Aprangère » par Moureau de Jodoigne, il y a l'histoire du Tete Vé, du Bwè Foré et du Pouillu Ramon, assez semblable à celles des petits nains de Blanche Neige, il y a la légende du Savoyard à Tilly, il y a celle de la chapelle à l'arbre à Jodoigne, il y a... il y a encore...

E. BOURGUIGNON



ORP-LE-GRAND - Chapelle Sainte-Adèle.

(Photos de Sutter)

INCOURT - La fontaine Sainte-Ragenulfe.



Regards sur l'Exposition d'Art Brabançon

où les métiers d'art furent d'une rare
qualité

« ABONDANCE DE BIENS NE NUIT PAS » proclame un peu sentencieusement un proverbe, aujourd'hui, oublié. Les visiteurs avisés qui, entre le 31 octobre et le 20 novembre dernier eurent la bonne idée de parcourir les luxueuses salles du Palais des Congrès à Bruxelles mises à la disposition de la Province de Brabant pour son exposition annuelle d'art, purent apprécier la justesse et la brûlante actualité de cette maxime démodée.

Cette année, en effet, attestant l'extraordinaire regain de vitalité de l'Art en Brabant, la bagatelle de cent soixante-six œuvres conçues et exécutées par des peintres, sculpteurs, architectes et artisans d'art nés ou domiciliés dans la Province, furent agréées par le jury provincial.

Email de Marthe Velle qui exposait en qualité d'invitée.



Epingleons pourtant à ce propos ces paroles de Monsieur Spaelant, député permanent, Président du Jury :

« Je vous dirai sans ambages que la tâche du Jury a été très ardue. Il s'est montré sévère, très sévère même, étant donné la qualité nettement inférieure des œuvres soumises à son appréciation ; je ne puis que l'en féliciter et déplorer que tant de jeunes et de moins jeunes artistes au talent certain se tournent délibérément, souvent par snobisme, vers des tendances nettement contraires à leur tempérament et à leurs aspirations. Ce Jury que j'ai l'honneur de présider est chaque année accusé par les artistes dont les œuvres n'ont pas été retenues, tantôt d'être d'avant-garde, tantôt d'être trop académique. Or, j'affirme hautement que ce Jury n'a aucun souci des écoles ni des tendances.

« Il base uniquement ses décisions sur la valeur des envois. Il ne pourrait en être autrement dans une exposition patronnée par un pouvoir public ; toutes les affirmations contraires relèvent soit de la médiocrance soit d'un manque d'information.

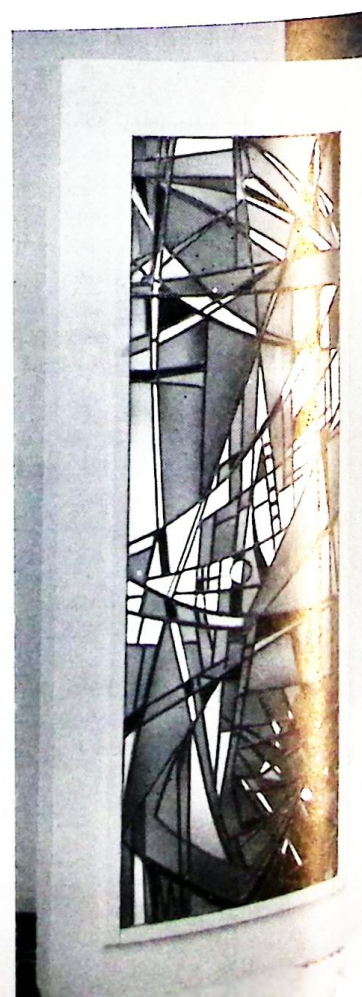
« Qu'il me soit permis de dire que le ton acerbe de certaines critiques qui nous sont adressées révèlent un parti pris qui n'est pas notre fait et qu'elles ne nous empêcheront pas de poursuivre notre tâche avec sérénité.

La preuve de ce que j'avance se trouve, pour le visiteur de bonne foi dans l'éclectisme de notre exposition, où les artistes abstraits et figuratifs voisinent, et parmi ces derniers qui sont de loin les plus nombreux, des impressionnistes, des expressionnistes, des surréalistes sans compter ceux qui se sont arrêtés à mi-chemin dans leur évolution. »



Un coin ravissant de l'exposition ; à gauche, la remarquable tapisserie de Mary Dambiermont « Vendanges » ; à droite, « Danseuse » en cuivre de Jean-Pierre Ghysels.

Métropolis, un chatoyant vitrail de Thérèse Delepeleer, qui a obtenu le 3e prix du concours provincial des métiers d'art.



Robert de Geneve, de Ganshoren, propose ce « Portrait » expressif.

Au sein de cette brillante confrontation de tendances où chaque artiste proclamait au travers de son œuvre, son message, son idée, le groupe des métiers d'art scintilla d'un éclat tout particulier tant par l'importance numérique de sa participation que par la remarquable tenue des ouvrages exposés.

Cette circonstance n'était pas purement fortuite. Comme le souligna avec infiniment d'à propos, M. Spaelant, député permanent et président de la Commission brabançonne des Beaux-Arts, lors de la cérémonie de vernissage qui eut lieu le 29 octobre dernier, la Province de Brabant entend apporter sa généreuse contribution tant matérielle que morale à la revalorisation des métiers d'art de sorte que ce mode estimable d'expression artistique puisse, désormais, occuper, au cœur de la société, la place qui, de droit, lui revient.

Déjà, à l'initiative de la Province, un concours, dont nous publions, plus loin, les résultats, doté de trois prix d'une valeur respective de 15.000,—, 10.000,— et 5.000 F avait été organisé entre les artisans d'art admis à l'exposition. En outre, soucieuse de nantir nos artisans, gênés dans leurs entreprises par l'éparpillement de leurs efforts et trop souvent réduits à une existence de troglodytes, d'un organe de contact qui soit, en même temps, un agent de liaison avec le public, la Province de Brabant a redonné vie à un Office spécialement chargé de tous les problèmes que peuvent poser la revivification des artisanats et des industries d'art de nos régions. Ce Service dont le secrétariat a été confié à M. M.-A. Duwaerts, notre secrétaire permanent, s'installera, dans le courant du présent mois, 4, rue Saint-Jean à Bruxelles où il disposera d'une spacieuse salle d'exposition appelée à assurer une diffusion aussi large que possible des œuvres de nos artistes.

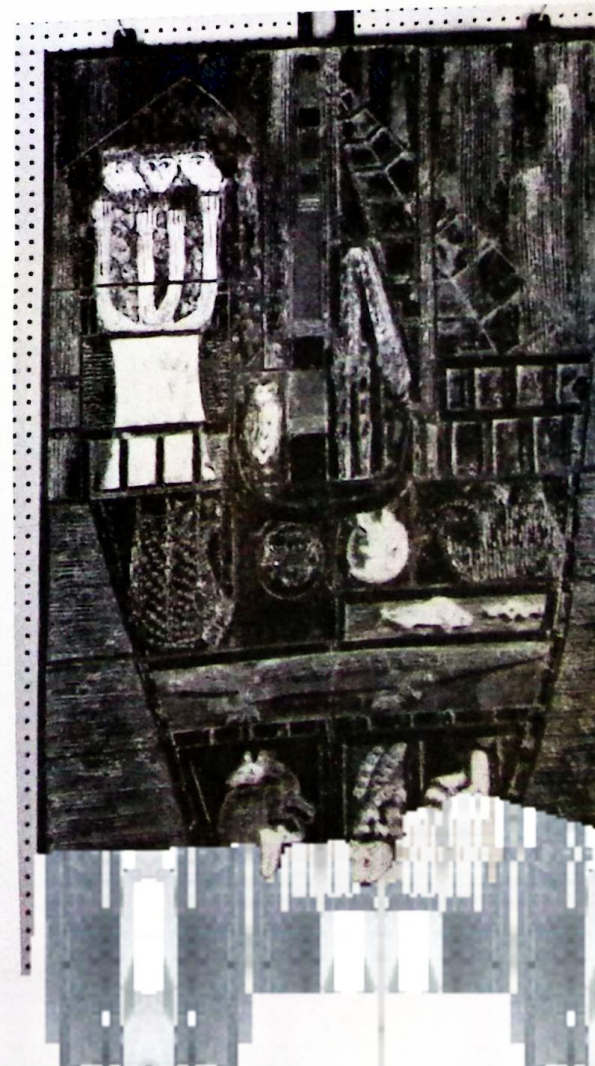
Cette sollicitude provinciale à l'égard d'une classe laborieuse dont les mérites et les possibilités étaient encore, il n'y a guère, méconnus voire tout simplement ignorés ne manquera pas de constituer pour nos artisans un précieux stimulant tout en leur ouvrant des perspectives insoupçonnées.

Au cours de la même cérémonie du 29 octobre qui nous valut ces révélations encourageantes, un hommage solennel fut rendu aux lauréats des concours organisés, au cours de l'année révolue, sous l'égide de la Province de Brabant, dans le cadre de l'encouragement à la production artistique. Après que M. Roger Bodart, membre de l'Académie Royale de Langue et de Littérature française eût fait l'éloge de Mme Madeleine Defrenne dont la biographie de Odilon-Jean Périer fut primée au concours provincial de littérature française organisé en 1959, M. Raymond Brulez, membre de l'Académie Royale de Langue et de Littérature flamande, mit l'accent sur les mérites de l'ouvrage de feu J.J. Delen « De Grafische Kunst door de Eeuwen heen » qui fut couronné au concours provincial de littérature néerlandaise de la susdite année.

Puis M. Arie Van De Moortel, directeur de l'Académie de Musique d'Anderlecht, fit un bref panégyrique de cet artiste né qu'est Pierre Moulaert qui enleva, sans discussion, le prix provincial attribué à un compositeur brabançon. L'interprétation très fidèle que le « Quatuor Belge » donna de l'œuvre permit à l'auditoire d'apprécier la remarquable tenue de l'écriture musicale.

Enfin, clôturant la séance académique, M. M.-A. Duwaerts procéda, en sa qualité de secrétaire de l'Office provincial des Artisanats et des Industries d'Art du Brabant, à la remise des récompenses aux artistes et artisans du groupe « Arts » de l'Exposition Universelle de 1958.

L'originale céramique de Yana Desaegeer « Arche de Noé », lauréate du 2e prix.



Les grands prix furent décernés à Mme Marthe Velle ainsi qu'à MM. Pierre Caille, Charles Conrad, Jack Jefferys et Olivier Strebelle; les diplômes d'honneurs à Mmes Mary Dambiermont, Chantal de Hemptinne et Iris Jasinsky et MM. Frans Lamberechts et Guy de Sauvage; les médailles d'or à Mmes Francine Huyghebaert, Jacqueline Nijns et Imma de Sauvage et MM. Kurt Lewy, Roger Somville et A. de Vinck; les médailles d'argent, enfin, à Mmes Margot Nijst et De-nonne-Rosseels ainsi qu'à MM. Sigmund Dobrzycki, Edmond Dubrunfaut, Francis Dufey et Roger Duterme.

Procédant, nous l'avons dit, d'une sélection impitoyable mais impartiale, les œuvres exposées sont toutes de choix. Elles révèlent, en outre, la diversité du talent de nos artistes en même temps qu'elles proclament la fécondité de

hallucinant « Portrait de Dorian Gray ». Jan Verelsteyn avec son « Oiseau de Lorebeke » d'un vigoureux réalisme; Henri Quittelier avec un « Bouquet romantique » d'une pureté s'imposant aussi à notre attention. Ces quelques tableaux relevés au hasard des cimaises n'enlèvent rien aux qualités indéniables des autres œuvres qui complètent cet éclatant panorama de notre peinture contemporaine.

Même impression d'aisance et de richesse d'inspiration chez nos sculpteurs parmi lesquels nous tirerons hors pair Jan Cobbaert, auteur d'une construction en fer très étudiée; Raymond Huyberechts qui présente un « Christ » d'une belle stylisation; Jacques Moeschal, le célèbre créateur de la flèche du bâtiment du Génie Civil à l'Exposition 58, qui offre à notre admiration un marbre noir d'un grand pouvoir suggestif.

Les autres sculpteurs méritent aussi la citation. Ce sont :

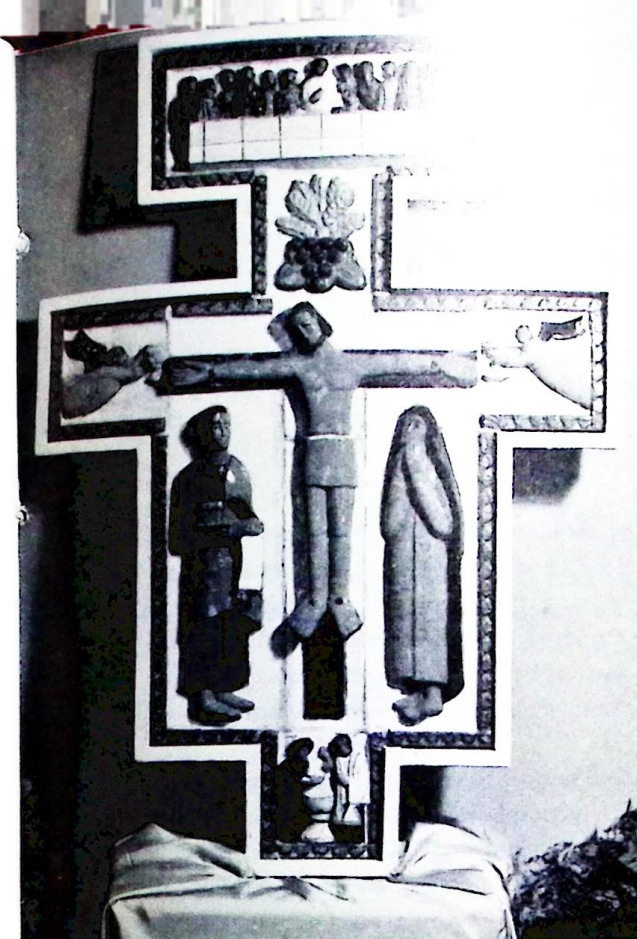
« Christ en Croix », en fer forgé, œuvre insolite de Félix Lefèvre.

Akarova, A. Bonnetain, F. Bosmans, J. Canneel, M. Carlier, R. Cliquet, O. De Clerck, A. De Vinck, G. Dobbels, A. Dupagne, H. Elstrom, Eecken, Fischweiler, J.P. Ghysels, J. Goossens, E. Heylens, H. Lenaerts, A. Mees, N. Neujean, Odenberg, M. Pourbais-Trojan, J. Ruymen, P. Swalus, J. Scurveine, Ch. Van Raemdonck, A. Vriens et E. Wansart.

Moisson abondante aussi à la section des métiers d'art où quarante-trois exposants nous révélèrent dans les genres aussi différents que la céramique, la ferronnerie, le vitrail ou la tapisserie l'extraordinaire tempérament d'artiste qui peut animer nos plus humbles artisans. Et qu'il nous soit permis, ici, de remercier Monsieur Albert Blanpain, pour sa collaboration éclairée et dévouée à cette section.

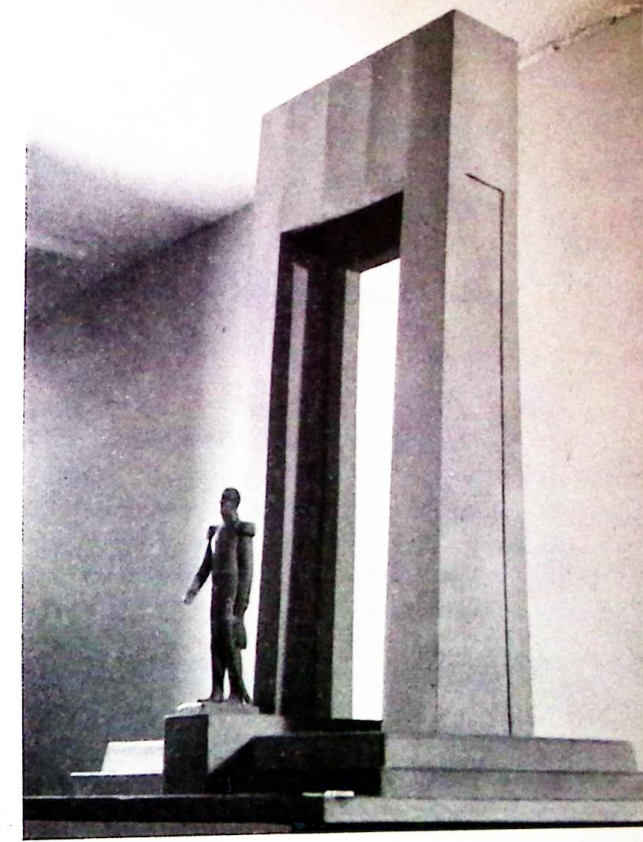
A côté du carton de tapisserie « Les Vendanges » de Daniel Vandendriessche qui enleva le premier prix du concours provincial, d'une « Arche de Noé » pensée par Yana Desaegeer dans une céramique dont les tons sombres rendent encore plus saisissants les traits lumineux disséminés ça et là et qui se fit attribuer le deuxième prix, de « Métropolis » un vitrail de Thérèse Delepeleer où le mariage harmonieux des couleurs tient du prodige et qui obtint méritoirement le troisième prix, nous avons pointé, au milieu d'une participation éblouissante, quelques productions qui assoieront définitivement la réputation de bon goût et de sens artistique que sont en train de se forger nos artisans brabançons.

La mosaïque de Barendse intitulée « Envol » aux reflets bleu et blanc, et celles de Camille Binamé « Combat de coqs » et de Jack Jefferys dénommé « Crapaud » n'ont pas



Un éblouissant « Calvaire » de Max Vanderlinden de Noddebaix.

Maquette du Monument Léopold I à La Panne, œuvre de V.G. Martiny, Architecte en chef-directeur du Service technique des bâtiments de la Province de Brabant, et de René Cliquet, sculpteur.



leur égal sur le plan décoratif. Pourtant, elles éclipsent à peine celles d'André Mees, de Perniaux, de Julien Ruymen et de Simone Tits, qui donnent ici libre cours à leur tempérament artistique. Max Vanderlinden se signale aussi dans ce genre délicat avec un « Calvaire » qu'encadrent, dans des tons d'une étonnante pureté, une représentation de la Dernière Cène et d'une cérémonie de baptême.

Le fer forgé semble l'apanage de Félix Lefèvre qui, avec un « Christ en Croix », d'une conception insolite, sort résolument des sentiers battus.

Sous l'angle de la tapisserie, outre l'œuvre primée de Daniel Vandendriessche, Mary Dambiermont, Elisabeth De Saedeleer, Edmond Dubrunfaut et Goldman se sont montrés les dignes héritiers de nos créateurs de jadis.

Nos architectes, enfin, dont le sens artistique et le goût esthétique se moulaient admirablement au gré des exigences de la construction moderne et rationnelle, complétaient, avec leurs plus récentes créations, cet ensemble de grande classe.

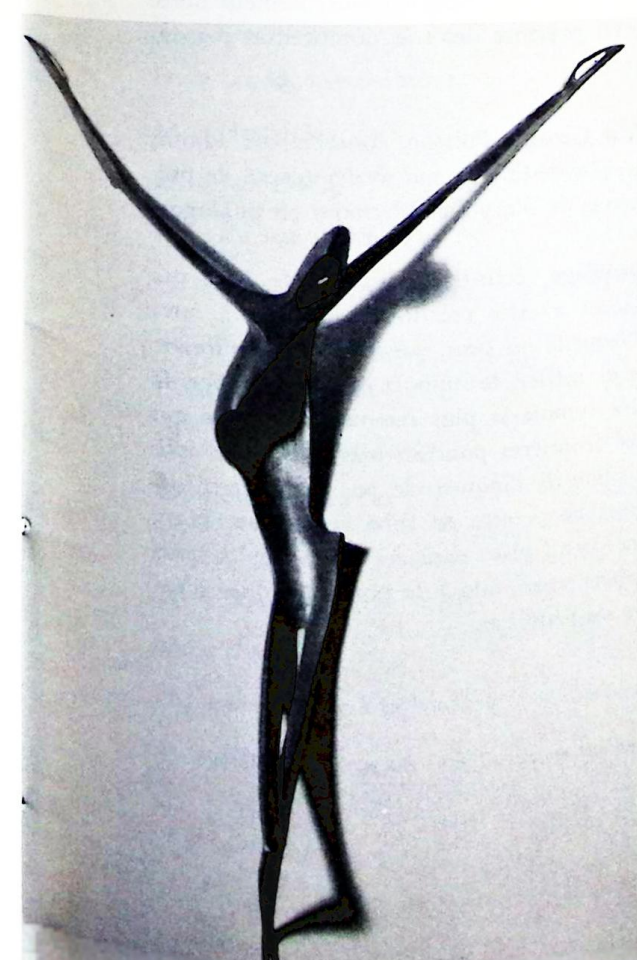
Y. BOYEN

« TERRE ET FEU »

cèderait à très bas prix tous les moules de sa fabrication céramique.

S'adresser : 16, rue de l'Industrie à Bruxelles 4.

« Christ » moderne de Raymond Huyberechts de Schaarbeek.



Les métiers d'art brabançons à la conquête de Paris

Un franc succès pour Mary Dambiermont

PARIS vient de connaître un événement artistique peu banal — un de plus —, en cette saison particulièrement fournie. L'une de nos jeunes et belles artistes de nos métiers d'art, Mary Dambiermont, eut l'audace d'y exposer trente tapisseries. Et dès l'abord, on peut affirmer qu'elle a conquis le Tout-Paris.

Grâce à l'appui non négligeable de Monsieur Dautzenberg, cet événement a pu se passer précisément dans sa nouvelle galerie, rue Vivienne 16, installée en l'Hôtel Colbert de Torcy. Toutes les tapisseries présentées avaient été réalisées par les Etablissements Bracquenié

dans leurs ateliers de Malines, Paris, Aubusson et Felletin. Ainsi donc, en plein Paris, toute l'âme brabançonne a pu s'extérioriser, grâce à une collaboration franco-belge étroite et combien précieuse. Aussi était-il naturel que pareil événement soit placé sous le signe des manifestations du jumelage Seine-Brabant.

Celle, dont Dominique Neve, a pu écrire, parlant de son œuvre, « Un monde végétal poétique et coloré, peuplé de longues créatures féminines aux allures de fées », remporte en ce moment en Ile-de-France un franc succès. Ceci doit la récompenser de son long et brillant travail.

Notre ambassadeur à Paris, le baron Jaspar, avait accepté le Haut Patronage de l'Exposition et lors du vernissage, qui vit le Tout-Paris se presser dans l'Hôtel Colbert de Torcy, il félicita chaleureusement notre jeune artiste en présence des très nombreuses personnalités présentes.

C'est Monsieur Georges Poisson, conservateur adjoint du Musée de l'Ile-de-France, qui avait accepté de présenter les œuvres de Mary Dambiermont en catalogue.

« Curieux privilège, écrit-il, que celui de l'art des tapisseries d'allier à cette création matérielle, à cette technique à laquelle on peut, par excellence, adresser le beau nom de métier, le support de l'imagination la plus échevelée comme la plus retenue, d'un rêve qui dépassant nos frontières pourrait marquer notre époque sous le signe de l'inquiétude poétique. Transformant sa blouse de peintre en robe vert d'eau, Mary Dambiermont prend place dans ses tapisseries et nous invite à y entrer après elle à la poursuite d'un idéal situé derrière ses paupières.

Mary Dambiermont au travail dans son atelier de Molenbeek.



« C'est sans doute de leur imagination que ces tapisseries tirent la plus grande part de leur originalité : la nature est toujours ici présente, sous une forme paysanne ou bucolique, et l'on passe sans effort de ce terroir brabançon aux légendes flamandes pour partir doucement vers le fantastique rivé à l'âme des artistes de ce pays et vers un monde non compartimenté. »

LES TAPISSERIES EXPOSEES

Voici la liste des tapisseries exposées à Paris :

1. « Feux d'Automne » (1,80 × 2,50)
2. « Barques Lunaires » (1,35 × 1,80)
3. « Vol Diapré » (0,80 × 1,90)
4. « Métamorphose » (1,87 × 0,81)
5. « Phénix bleus » (0,70 × 1,60)
6. « Icare » (1,50 × 2,95)
7. « Salamandre » (1,49 × 0,58)
8. « Le Feu » (1,40 × 0,84)
9. « Etincelle » (1,10 × 1,70)
10. « Ramures » (1,25 × 0,90)
11. « Les Quatre Saisons » (4,00 × 8,00)
12. « Harpe Marine » (1,49 × 0,70)
13. « Jeunesse » (1,25 × 0,80)
14. « Escorte marine » (1,00 × 2,00)
15. « Les Ecureuils » (1,80 × 1,40)
16. « Le Maraudeur » (1,80 × 1,40)
17. « La Chimère » (1,34 × 1,80)
18. « Le Passeur d'Eau » (1,75 × 1,20)
19. « Giboulées » (1,80 × 1,22)
20. « Le Pigeonnier » (1,40 × 0,75)
21. « Bouquet » (1,20 × 0,90)
22. « L'Aïoli » (1,60 × 1,40)
23. « Jeune Fille à la Ruche » (1,60 × 1,40)
24. « Pan » (1,20 × 1,94)

25. « Le Marché aux Poissons » (1,50 × 2,10)
26. « Parade » (1,80 × 3,05)
27. « La Renarde » (1,10 × 1,75)
28. « La Provence » (1,50 × 2,40)
29. « Rivage » (1,50 × 0,76)
30. « L'Oiseleur (sur le métier) » (1,20 × 1,90)

QUI EST MARY DAMBIERMONT ?

Mary Dambiermont, née à Liège le 19 mai 1932, a été l'élève d'Anto Carte et de Jacques Maes, à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles - Atelier de Peinture décorative et monumentale.

Elle se consacre à l'Art mural et plus particulièrement à la tapisserie.

Ses premières œuvres tissées furent présentées à l'Exposition Universelle de Bruxelles en 1958.

Depuis deux ans, Mary Dambiermont a composé près de 70 cartons tissés à Aubusson, Felletin, Paris, Malines et Bruxelles.

Certaines de ces tapisseries appartiennent à l'Etat belge et nombre d'entre elles font partie de collections importantes aux Etats-Unis, en Amérique du Sud et dans plusieurs pays d'Europe.

D'importantes commandes tant officielles que privées lui sont confiées.

PRIX ET DISTINCTIONS

Prix de Maîtrise de la Ville de Bruxelles.

Prix des Métiers d'art de la Province de Brabant.

Diplôme d'Honneur décerné par le jury international à l'Exposition Universelle de Bruxelles 1958.

EXPOSITIONS

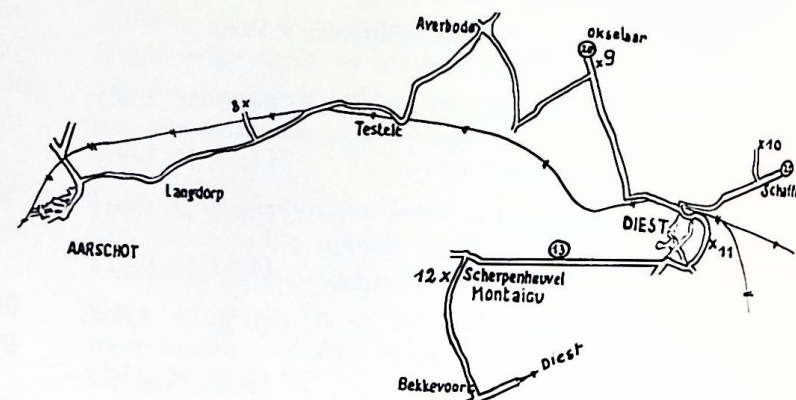
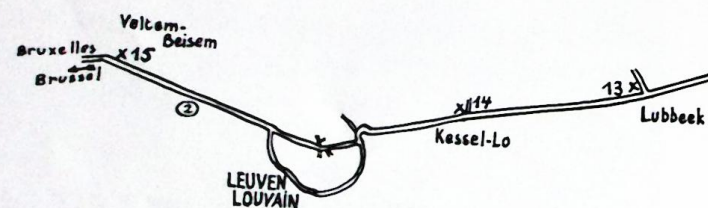
Bogota - New York - New Jersey - Bruxelles - Stockholm - Milan - Berlin - Munich - Utrecht - Tilburg - Monza - Lugano - Montréal - Bruges.

LES MOULINS A VENT DU HAGELAND ET DE LA CAMPINE BRABANÇONNE

Seconde partie : D'Aarschot à Bruxelles par Langdorp, Diest et Louvain

MOYENS D'ACCES A L'USAGE DES PIETONS :

- Moulin de Langdorp :
Train ou autobus Aarschot-Diest.
- Moulin d'Okselaar :
Autobus Diest-Geel (descendre à Molenstede).
- Moulin de Schaffen :
Autobus Diest-Paal-Beringen ;
Autobus Diest-Oostham-Mol.
- Moulin de Diest :
Train ou autobus Aarschot-Diest ;
Tram Louvain-Tielt ;
Autobus Tielt-Diest.
- Moulin de Montaigu :
Autobus Aarschot-Diest.
- Moulin de Lubbeek :
Tram Louvain-Tielt ;
Autobus Tielt-Diest.
- Moulin de Kessel-Lo :
Tram Louvain-Tielt ;
Autobus Louvain-Rhode-St-Pierre-Aarschot ;
Autobus Kessel-Lo-Louvain-Heverlee.
- Moulin de Veltem :
Train Bruxelles-Louvain-Liège ;
Autobus Bruxelles (Nord)-Louvain.



ainsi que le séduisant moulin à eau, construit en 1608, toujours en activité et entièrement restauré.

Si diriger vers Averbode (3 km), passage à niveau. A droite le Voortberg (50 m) d'où l'on jouit d'un panorama sans égal sur la vallée du Démer.

A Averbode, ne pas manquer de visiter l'église abbatiale, remarquable édifice en baroque flamand et les bois de sapins plein d'attraits. Poursuivre vers Zichem. Ne pas pénétrer dans

Pour la première partie du circuit, se référer à l'itinéraire n° 30.

Du Witte Molen, revenir vers Aarschot. Après 800 m de parcours, prendre, à gauche (plaque) la route de Langdorp. A notre gauche se profilent de ravissantes sapinières. Passer devant l'église et poursuivre en direction de Testelt. A hauteur d'une petite chapelle moderne (pompe Shell) s'engager, à gauche, dans un chemin empierré. Nous franchissons un passage à niveau non gardé. Bref parcours sous bois très pittoresque. Bientôt surgit, à notre droite, baignant dans la bruyère, le :

MOULIN DE LANGDORP (8) dénommé Heidemolen, édifié en bois sur socles en pierres en 1662, excellentement entretenu et toujours en service. Classé comme monument. Cadre magnifique d'une grandiose sauvagerie.

Rebrousser chemin et reprendre la route de Testelt. Dans cette localité nous visiterons l'église St-Pierre en gothique du Démer, grès ferrugineux. Chœur et tour du XIV^e siècle

LANGDORP - Le « Heidemolen ». (Photo de Sutter)



SCHAFFEN - Le moulin du village. (Photo de Sutter)

le village, mais à hauteur de la plaque indicatrice Deurne 8 km, virer à gauche. Une excellente route nous conduit en 2 km à la chaussée de Diest à Geel. Au-delà de la chaussée, se découpe devant nous le

MOULIN D'OKSELAAR (9), édifié sur une dune envahie par la végétation folle (territoire de Tessenderlo - Limbourg) à quelques mètres de la limite des provinces de Brabant et de Limbourg. Moulin extrêmement curieux affectant la forme octogonale et possédant la caractéristique d'être le seul de la région à être entièrement construit en bois (de la base à la calotte mobile). Date de 1815 et est en mauvais état (2 ailes pantelantes).

Continuer vers Diest. Parcours vallonné, ombragé et sinueux à souhait, offrant dans son dernier tiers des perspectives insoupçonnées sur la ville et, à l'avant-plan, sur la zone industrielle de Diest. Ne pas pénétrer dans la ville mais prendre, à gauche, la route de Schaffen (plaque Beringen). Au niveau de l'église de Schaffen, bifurquer, à gauche (pompe B.P.), passer devant le sanctuaire, pour atteindre 600 m, plus loin, le

MOULIN DE SCHAFFEN (10), construit en bois sur base en pierres, en 1904. Toit en dos d'âne, recouvert d'ardoises et surmonté d'une girouette. Inactif depuis septembre 1955 et en bon état. Du moulin, on découvre de beaux horizons.

Gagner Diest où de nombreux monuments (Hôtel de Ville - Collégiale - Eglise Notre-Dame - Béguinage - Eglise Ste-Catherine - Ruines de l'église St-Jean-Baptiste - Ancien Refuge de l'Abbaye de Tongerlo - Ancien moulin à eau des Princes d'Orange) retiendront notre attention au même titre que le **MOULIN DE DIEST (11)** : érigé, dans le courant de l'année 1960, sur les remparts, à la limite Est de la ville, à deux pas de la plage de la Lunette. Occupe une situation admirable et bien dégagée, en bordure du boulevard de ceinture. Moulin en bois fut construit par les soins de l'Administration communale de Diest avec l'appui généreux de la province de Brabant. Il est parfaitement restauré et en ordre de marche. Classé comme monument. Il provient d'Assent.

Quitter Diest par la route de Montaigu où, après une visite obligatoire à la Basilique Notre-Dame, première église baroque des Pays-Bas, avec coupole semée d'étoiles, portail et autel en marbre bleu, nombreux tableaux et sculptures, nous nous engageons dans la route de Bekkevoort. 600 m plus loin, un chemin privé, s'amorçant, à notre droite, nous conduit en face du

STENEN MOLEN (12) : construit en briques en 1850, il est hors d'usage depuis 1942. Les ailes ont disparu mais la tour et le toit tournant sont passablement bien conservés. Du pied du moulin, panorama superbe sur Montaigu. Continuer, en direction de Bekkevoort jusqu'à la chaussée de Diest à Louvain que nous suivons maintenant en direction de Louvain. Le territoire de Lubbeek une fois atteint, tourner, à droite (direction Kortrijk-Dutsel). Le

MOULIN DE LUBBEEK-SAINT-BERNARD (13) surgit presque aussitôt à notre gauche. Edifié, en briques, en 1870 et dépouillé de ses ailes depuis 1936. La tour, en excellent état, fait office de remise.

Reprendre la route de Louvain. Pellenberg, point culminant de la région (104 m) se découpe à notre gauche, tandis que les éminences boisées du Hageland s'étirent à droite. Nous pénétrons sur le territoire de Kessel-Lo. A droite, à 1 km environ, en contrebas, apparaît l'admirable église Notre-Dame (1776-1783), chef-d'œuvre de Laurent Dewez, en pierres de Gobertange. Le

MOULIN DE KESSEL-LO (14), en partie masqué par les maisons, se dresse à droite de la chaussée. Construit en briques en 1882, il n'en subsiste plus que la tour servant d'entrepôt. Sans intérêt sur le plan esthétique.

DIEST - Le nouveau moulin. (Photo de Sutter)



Faire halte à Louvain, incomparable pépinière d'art (Hôtel de Ville - Eglises Saint-Pierre, Saint-Michel, Sainte-Geertrude, Saint-Jacques, Saint-Quentin - Grand-Béguinage - Bibliothèque de l'Université - Musée Vanderkelen-Mertens).

Retour à Bruxelles par la N. 2. A hauteur de Veltem-Beisem, peu avant le cimetière militaire, observer, à droite, à 300 m en contrebas de la route, le

MOULIN DE VELTEM (15), construit, en briques, en 1866 en remplacement d'un moulin en bois incendié.

Transformé, après la guerre 1940-45, en coquette habitation coiffée d'un toit d'ardoises.

Possibilité de se restaurer à Averbode, Diest, Montaigu et Louvain.

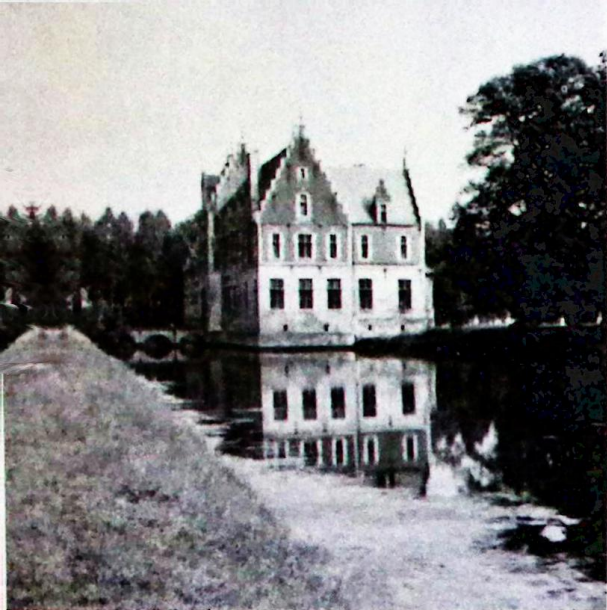
Hébergement possible dans les mêmes localités.

Terrains de camping à Molenstede, Diest et Kessel-Lo, tous trois ouverts toute l'année.

Auberge de Jeunesse à Diest.

Longueur de l'itinéraire : 92 km.

Longueur totale du circuit (itinéraires 30 et 31) : 150 km.



ELEWIJT - Le «Steen». (Photo Weemaels)

UNE JOURNEE BRABANÇONNE dans le cadre du jubilé de „Natuur- en Stedenschoon”

IL est réconfortant pour le cœur, apaisant pour l'esprit de constater au milieu de ce XX^e siècle placé sous le signe de l'électronique et de l'atome, qu'il subsiste encore, fragiles remparts dressés contre le béotisme envahissant de notre époque, des groupements qui ont su garder bien haut un idéal jugé désuet de nos jours et qui, contre vents et marées, luttent sans trêve et sans merci pour le salut, la rédemption, oserait-on dire, des valeurs naturelles et humaines si sérieusement menacées par notre « civilisation » mécanisée et automatisée.

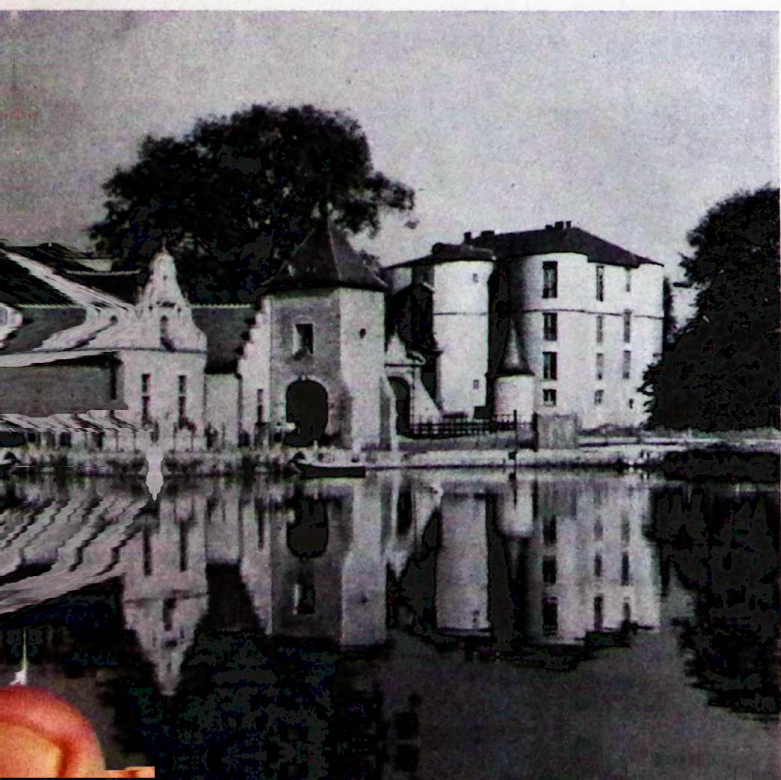
Au sein de cette grande corporation unie par un objectif commun, l'association « Natuur- en Stedenschoon » mérite une place d'honneur. Constituée, avec les mo-

yens du bord, en 1910, à l'effet d'endiguer la menace qui pesait déjà, en ce temps là, sur nos monuments et nos sites, elle n'a cessé, depuis, d'étendre son champ d'action affermissant sa position dans la mesure même où le matérialisme destructeur renforçait la sienne. C'est, dès lors, avec un sentiment de légitime fierté que ce groupe vient de fêter le 50^e anniversaire de sa création.

Dans le cadre des festivités organisées à l'occasion de ce jubilé, le groupement en question avait mis sur pied, le 23 octobre dernier, une randonnée à travers notre riche province. Placée sous le haut patronage de M. de Néeff, gouverneur de la province de Brabant, cette journée brabançonne avait pour thème la sauvegarde des monuments et de leurs abords. Elle formait, dans l'intention des organisateurs, le pendant de la journée flamandienne qui s'était déroulée, le mois précédent, sur le sujet : protection du caractère spécifique des villes et villages.

Partie du Steen à Elewijt où sur chaque brique semble encore s'accrocher le souvenir de P.P. Rubens, la caravane gagna Steenokkerzeel où les participants furent salués par les autorités locales. Cette rencontre n'était pas fortuite. Nul n'ignore, en effet, les vicissitudes endurées par le château féodal de Ham qui paya un lourd tribut lors de la dernière guerre mondiale, voyant ses quatre tourelles abattues en raison de la menace qu'elles constituaient pour les avions décollant du champ voisin de Melsbroek. Le manoir qui abrita, de 1929 à 1939, l'ex-impératrice Zita d'Autriche fut acquis en 1955 par l'Administration communale. Des plans furent dressés visant à la restauration intégrale du châ-

STEENOKKERZEEL - Le château de Ham.
(Photo de Sutter)



teau et à sa conversion en maison communale. De concert, l'édification, à proximité du domaine, d'une cité moderne fut envisagée pendant que l'étang, insalubre, sis le long de la chaussée de Malines à Tervuren, était comblé.

D'autres travaux d'aménagement furent encore entrepris tendant à doter ce précieux monument d'un décor naturel appelé à en accentuer encore le charme. Pointons, entre autres réalisations, l'aménagement d'un nouvel étang d'une superficie de 70 ares et celui non moins appréciable d'une plaine de jeux couvrant 80 ares ainsi que la préservation de plusieurs arbres centenaires, compagnons inséparables du site. Hélas, comme le soulignèrent les édiles, faute de subsides suffisants, le programme de la restauration du château proprement dit, dut être différé sine die.

Avant de gagner le domaine des Trois Fontaines, à Vilvorde où une collation fut servie, les participants s'attardèrent encore à Steenokkerzeel qui recèle plus d'un joyau, notamment la chapelle d'Humelgem et le Duyfhuys ou Colombier avec ses pittoresques pignons à redans.

L'après-midi, le groupe visita la célèbre église abbatiale de Grimbergen toute palpitante encore des festivités qui viennent de marquer le troisième centenaire de sa construction, puis le château de Grand-Bigard, enfoui dans son éblouissante parure de verdure. Ce castel, en tous points remarquable, est un exemple précieux des résultats auxquels permettent d'aboutir des travaux de restauration et de transformation du moment qu'ils sont entrepris et dirigés avec intelligence et sûreté de goût. L'admirable agencement actuel du domaine ne manqua pas de frapper les visiteurs.

Enfin, par le Payottenland dont l'étrange poésie, si souvent chantée par nos peintres et poètes, semblait décuplée par les étonnantes colorations d'automne, nos voyageurs, fervents pèlerins d'une noble et juste cause, joignirent Braine-le-Château, terme de leur périple brabançon, qui fut fière d'offrir à leur contemplation, son curieux pilori de 1521 et son château-fort, vibrant encore, après 4 siècles, au souvenir du sublime sacrifice de Philippe de Hornes.

Bien que les responsables du groupement se soient assigné, depuis toujours, comme limite à leur champ d'activités, la frontière linguistique, ils ont tenu par cette incursion symbolique en Brabant wallon, à prouver que ceux qui s'érigent en protecteurs de la nature, des monuments et des sites se doivent de donner l'exemple et ne connaître ni race, ni langue, ni frontières. Puisse leur exemple être suivi.

Y. BOYEN



GRAND-BIGARD - Le château.

(Photos de Sutter)

BRAINE-LE-CHATEAU - Le château.



Attention !

Nos bureaux et magasin sont transférés depuis le 1^{er} décembre 1960 dans de nouveaux locaux rue Saint-Jean, 4, à Bruxelles. Dorénavant nos membres peuvent nous téléphoner au n° 13 07 50.

Nous espérons avoir le plaisir de votre prochaine visite à notre nouveau magasin où une hôtesse se tient en permanence à votre disposition de 8 h 30 à 17 h 30, heures d'ouverture des bureaux et magasin.

Calendrier touristique et folklorique

DECEMBRE

BRUXELLES : Du 2 décembre au 1^{er} janvier : les Grandes Fêtes Lumineuses de Bruxelles avec de nombreuses fêtes et bals à l'occasion du mariage royal le 15 décembre.

BRUXELLES : Palais des Beaux-Arts, exposition « Gloires

des Communes Belges » consacrée aux trésors artistiques belges (jusqu'au 15).

Bibliothèque Albert I^{er}, 4, boulevard de l'Empereur, exposition d'imprimés néerlandais des XV^e et XVI^e siècles (Collection Lessing J. Rosenwald). Les jours ouvrables de 10 à 18 h. (jusqu'au 31). Entrée libre.

NIVELLES, 10 : Bal des Amis des Ecoles Officielles. Mi-décembre : Fête des Etalages.

CONTACTS

OCTROI D'UNE BOURSE PROVINCIALE POUR L'ETUDE DU CHANT

Une bourse de 10.000 F, instituée par la Province de Brabant, en vue d'encourager l'étude du chant au Conservatoire Royal de Bruxelles, sera conférée à la suite d'un concours auquel sont admissibles les candidats et les candidates de nationalité belge nés dans la Province de Brabant ou y domiciliés depuis deux ans au moins, et n'ayant pas dépassé l'âge de 25 ans à la date du concours.

Les inscriptions seront reçues au Secrétariat du Conservatoire, rue de la Régence, 30, Bruxelles, jusqu'au 2 décembre 1960 inclusivement.

Le concours aura lieu le 3 décembre 1960 à 10 heures.

Les récipiendaires qui à la date du concours ne

suivraient pas encore les cours de chant au Conservatoire Royal de Bruxelles et qui se verraient attribuer une bourse d'étude, n'obtiendraient la liquidation de cette bourse que sur production d'un certificat délivré par ledit Conservatoire et attestant qu'ils se sont inscrits au cours de chant.

Les demandes doivent être accompagnées d'un certificat d'inscription aux registres de population et d'un certificat émanant du Directeur d'une école de musique ou d'un professeur de chant, et constatant que les postulants possèdent les connaissances musicales et les dispositions requises pour se présenter au concours.

La bourse provinciale de chant est conférée pour un an.

Elle peut être renouvelée d'année en année pendant trois ans, sur avis motivé de M. le Directeur du Conservatoire Royal de Musique de Bruxelles.

Du nouveau à l'Atomium

« PROMOTION DE LA RECHERCHE »

Une exposition permanente, vivante et distrayante, à ne pas manquer

Une exposition, consacrée au thème « Promotion de la Recherche », a été réalisée, à l'Atomium, avec le concours de l'Euratom et de nombreuses sociétés industrielles belges et étrangères ayant acquis une réputation mondiale dans les domaines de la chimie et de l'électronique.

En sa qualité de président de la Commission nationale des Sciences, le roi Léopold a rehaussé de sa présence la cérémonie d'inauguration qui a eu lieu le samedi 22 octobre.

Il fut accueilli à l'Atomium par M. Leblanc, président du Conseil d'administration de l'U.L.B. et président du Conseil d'administration de l'Atomium, M. Moureaux, ministre de l'Instruction publique, et le professeur Medi, vice-président de l'Euratom, qu'entouraient de nombreuses personnalités appartenant aussi bien au monde diplomatique qu'au monde scientifique.

Dans son allocution inaugurale, M. Leblanc, après avoir remercié le roi Léopold de l'intérêt qu'il avait bien voulu manifester à cette initiative en même temps que pour la part importante qu'il prend dans tout ce qui touche à la promotion de la recherche scientifique, rappela que l'exposition avait pour but de faire mieux comprendre les techniques nouvelles. Conçue dans un esprit didactique, elle doit à la fois instruire et provoquer de nouvelles vocations, afin d'augmenter, qualitativement et quantitativement, le potentiel scientifique du pays. Cette exposition, souligna encore le président, sera permanente et elle se complètera et se renouvellera constamment.

Avant de la déclarer ouverte, M. Leblanc eut encore des paroles de remerciements à l'adresse du ministre de l'Instruction publique, de l'Euratom et de la Ville de Bruxelles pour la part prise à sa réalisation. Au nom de l'Euratom, M. Medi, vice-président, se réjouit de cette initiative qui doit aider à dissiper la perplexité dont l'opinion publique fait preuve à l'égard des réalités atomiques, en rendant compré-

hensibles et aisés les quelques problèmes fondamentaux qui déterminent la dimension des questions atomiques. C'est en abolissant la barrière de technicité qui s'élève entre les chercheurs, les savants et les ingénieurs, d'une part et, d'autre part, tous les hommes qui, à des titres divers sont les bénéficiaires de leurs efforts qu'il sera possible, dit-il, de fonder sur la science une civilisation véritablement humaine.

Après ces allocutions, le roi Léopold et sa suite procédèrent à la visite de l'exposition, qui occupe quatre sphères de l'Atomium.

Les promoteurs de l'Atomium ont réalisé cette exposition permanente en la limitant aux domaines de la science et de la technique qui sont les plus proches du symbole même de l'Atomium : les disciplines modernes qui ont pour objet la connaissance de la constitution de la matière, l'utilisation de l'énergie condensée dans les noyaux des atomes et la physico-chimie des cristaux sur laquelle s'appuient l'électronique et ses innombrables applications.

L'idée qui fut à la base de la conception de l'Atomium se trouve ainsi, par cette exposition, complètement réalisée : faire de l'Atomium, dont le maintien pour 25 ans au moins est décidé, un centre éducatif qui contribue à susciter des vocations de chercheur ou des carrières orientées vers la science ou ses applications.

L'Euratom s'est attaché à montrer quelles sont les principales utilisations de l'énergie nucléaire. Citons, en outre, dans les autres sections : un microscopie à émission de chant, un compteur de rayons cosmiques, les démonstrations des réactions fondamentales de la chimie telles que les synthèses et les phénomènes de la catalyse, la séparation électrochimique des solutions, les applications de l'électronique et des transistors, de nombreuses présentations de structures cristallines, etc.

D'innombrables panneaux et maquettes ont pour dessein d'illustrer les nouvelles techniques. Elles accomplissent leur tâche de façon fort distrayante par exemple : c'est ainsi que, dès la première « boule », on peut voir tourner une mappemonde sur un axe vertical, et deux petits trains miniatures se hâter sur de jolis petits rails, en face de l'image d'un chimiste procédant à ses recherches — pas encore nucléaires — en 1580.

PREMIER CONGRES DE LA FEDERATION DES GROUPES FOLKLORIQUES WALLONS

C'est dans les luxueux salons du château de Namur que la Fédération des Groupes Folkloriques Wallons a tenu, le 16 octobre dernier, ses premières assises officielles. Cette association, de création récente — son origine remonte à décembre 1959 — a été formée dans le but de maintenir et de sauver les traditions populaires, d'en encourager l'étude et, le cas échéant, de faire revivre, en vue de les interpréter les chants, danses, costumes et, d'une façon générale, tous les éléments folkloriques puisés dans le patrimoine national.

A cet effet, cet organisme n'entend accepter dans son sein que des groupes de valeur éprouvée à l'exclusion de toute compagnie d'imitation. Sa constitution répondait à une nécessité vitale en face du danger que faisaient courir à nos traditions populaires le goût du lucre des uns, l'absence de scrupules des autres qui n'hésitaient pas à inonder le marché d'un folklore de pacotilles, à plagier sans vergogne les valeurs les plus pures de l'expression populaire, à usurper, sans pudeur, des appellations d'origine, le tout à des fins purement mercantiles.

C'est cette idée maîtresse qui se dégagait du discours prononcé par M. Arthur Haulot, Commissaire général au Tourisme et président d'honneur de la Fédération qui ouvrit et dirigea les débats au lieu et place du Comte Charles Henry d'Oultremont, président effectif, qui s'était fait excuser pour raison de

santé. Le Congrès entendit ensuite les rapports des présidents des diverses sections composant l'association.

Prigent, à tour de rôle, la parole : M. Charles Delière, bourgmestre de la ville de Binche, qui, à titre d'interprète des groupes folkloriques authentiques, à savoir des groupes traditionnels ayant plus d'un siècle d'activités, développa le thème de la protection des coutumes ancestrales, Mme Fanny Thibout, directrice de la Compagnie Fanny Thibout, qui se lança dans un vibrant plaidoyer en faveur des sociétés de « revival » dont l'objectif est de remettre en honneur des activités folkloriques éprouvées qui furent abandonnées pendant un certain nombre d'années, M. Paul Février, secrétaire général qui, au nom de M. André Delers, secrétaire général de la Fédération Wallonne des Groupements de Danses populaires, défendit la cause des groupes d'inspiration folklorique ou historique lesquels englobent les associations qui puisent dans le folklore, l'histoire, la petite-histoire ou la légende de Wallonie, la matière propre à un folklore.

Après un fructueux et loyal échange de vues au cours duquel divers cas d'espèce et plusieurs questions préjudicielles furent évoquées et réglées, l'assemblée générale adopta, à l'unanimité, le règlement d'ordre intérieur de l'association. De cette unanimité et du climat à la fois digne et grave qui marqua les débats de son empreinte, il est permis de déduire que la Fédération des Groupes Folkloriques Wallons a réussi brillamment son test de vérité. La voilà mûre pour de nouvelles conquêtes et prête à entamer un dialogue, à l'échelle nationale, avec les groupements folkloriques flamands.

*Cotisation
pour 1961 :
80 F*

Nous prions nos membres
de vouloir bien, dès à présent,
songer au renouvellement
de leur cotisation et de
verser la somme de 80 F
au C.C.P. n° 3857.76 avant
le 15 décembre prochain.

Nos mots croisés

SOLUTION DU N° 14

	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.
1.	L	A	S	N	E		V	I	D	E
2.	O	H	A	I	N		A	M	E	N
3.	U		B	E	T	E	K	O	M	
4.	V	O	L	L	E	Z	E	L	E	
5.	A	N	E		R	E	N	A	R	D
6.	I	T		H	A	M				E
7.	N	A	N	A		A	I	G	L	E
8.		R		L	A	A	R		I	S
9.	V	I	N		G	L	I	M	E	S
10.	R	O	U	G	E		S	I	R	E

HORIZONTALEMENT

- Selon certains historiens, c'est ainsi que s'appelait Lembeek avant l'ère chrétienne. Petit village du Brabant situé près de Léau.
- Hameau du Brabant où l'on remarque l'admirable église romane Saint Lambert au mobilier datant du XVIII^e siècle.
- Préfixe. Nom que l'on donnait, au XIV^e siècle, au perron primitif de Nivelles.
- Commune brabançonne où l'on visite le Musée local du Hageland, musée ouvert de Pâques à octobre. Adverbe.
- Place de Bruxelles où se trouve une imposante église à cinq nefs, d'une parfaite unité de style. Au Maroc, il se mélange au tabac.
- Voyelle doublée. Dans. Connaissance d'une chose.
- Une des principales ressources du Hageland.
- Fut réuni à Rebecq en 1826, par décret du roi Guillaume des Pays-Bas. Canton de Suisse.
- Pronom. Commune du Brabant sise sur la route Tirlemont-Saint-Trond.
- Préfixe. Situés.

PROBLEME N° 15

	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.
1.										
2.										
3.										
4.										
5.										
6.										
7.										
8.										
9.										
10.										

VERTICALEMENT

- Au cœur de la Forêt de Soignes.
- Se met parfois sur les lettres, à la place de Bruxelles. Deux voyelles. Conjonction.
- Petit hameau du Brabant, au nord de Strijtem.
- Quadrillage pour mots croisés. Patriarche dont l'arche rappelle une maison de Tirlemont, datant du début du XVII^e siècle.
- Pronom. Phonétiquement : pronom abrégé. Nom que portait en 1430 une des quatre pédagogies de la faculté des arts de Louvain.
- Celui de Louvain, perpétré par les Allemands, est tristement célèbre. Physicien allemand.
- La peinture en est un. Dêvêtu.
- Quartier d'Anderlecht, sur le Broekbeek. Nuangas.
- Donnerai les couleurs de l'arc-en-ciel.
- Signal de détresse. On peut en voir au Musée de l'Armée.

Pierre LAURENT



IMPRESSION «FOUGERE» - Splendide et inédit, ce manteau en breitschwantz «fougère» a de quoi séduire les femmes raffinées. D'autant plus qu'il se termine d'un col boule en vison automn-haze Emba. - Modèle de Slachmuylder.

SOUHAITS inconscients ou formulés depuis des années, images chères à toutes les femmes: les vêtements de fourrure gardent pour elles un prestige immuable.

Qu'il s'agisse d'une étole, d'une veste ou d'un manteau, voire de détails moins importants, d'une toque ou d'une cravate, sinon d'un manchon, les fêtes de fin d'année sont prétexte à se souvenir de tel ou tel désir, plus ou moins facile à combler.

SUGGESTIONS 61

Bien que les illustrations tendent à nous démentir, la mode s'est préoccupée des moindres budgets. Imaginant pour chacune, la possibilité de satisfaire un caprice, de s'offrir la fourrure convoitée.

ESQUIMEAU - Ravissant et confortable, ce vêtement réalisé en astrakan du Sud-Ouest Africain s'agrément d'un col arrondi, d'une toque importante et de parements en opossum d'Australie. - Modèle de Révillon.

A vos souhaits de fin d'année

Pour animer ou rajeunir un manteau, le col boule ou la jupe à nouer, les parements et la toque assortie sont variés en tous pelages, mais préférés cette saison, en renard, en castor, en opossum d'Australie.

IDEES JEUNES

Même à vingt ans, la fourrure est attrayante. Pour les jeunes filles l'agneau-ratine et le kalgan, le poulain de Chine et le phoque nuancé se prêtent aux modèles sportifs, aux paletots écourtés, à mettre sur une jupe droite ou un pantalon fuselé. A moins qu'on n'utilise les toisons démocratiques: nutria, mouton, chat, etc... en doublures et pelisses, d'allure moderne et désinvolte.

LES CANADIENNES DE LUXE

Autre version de la mode actuelle: les canadiennes doucement ceinturées à exécuter en vison ou panthère (pour les sports de neige), en breitschwantz ou astrakan (pour les



BELLE EPOQUE - Opposant le jaguard et la loutre d'Hudson, ce paletot 9/10èmes boutonné uniquement sous le col montant, est doté de manches abrégées, dont la coupe raglan est caractéristique actuellement. - Modèle de Nina Ricci.

déjeuners élégants, les vernissages et l'heure du thé), en hermine russe ou petit gris azuré (pour les cocktails et les brillantes soirées).

LES VETEMENTS «DEUX-FOURRURES»

L'opposition de deux pelages différents (qui, jusqu'à l'an dernier avait du mal à s'imposer) détient aujourd'hui la vedette de toutes les collections.

Que ce soit en effets «dessus-dessous», c'est-à-dire en doublures, ou en simples garnitures, le contraste des nuances et des pelletteries autorise toutes les fantaisies. Notamment celles-ci: l'agneau et la civette ou le kolinsky, le breitschwantz noir ou gris et l'her-

Fourrures précieuses et raffinées

mine blanche, la loutre d'Hudson et le castor miel...

LA RENAISSANCE DU BOLERO

Croisés, boutonnés, ouvragés, ils enveloppent le buste à la manière d'une écharpe ou s'apparentent à la veste écourtée.

Dotés de cols ronds ou de revers taillés, ils se destinent aux tenues quotidiennes ou occasionnelles, selon la matière dont ils sont traités. En coloris pâles ou profonds, ils habillent

CAUCASE - Moderne et seyant, ce trois-quarts est façonné en astrakan de ton «écume» et bordé entièrement d'un galon de tricot assorti. Les manches kimono, les poches rabattues et l'ampleur rejetée vers le dos concrétisent la silhouette du moment. - Modèle de Chombert.



COUP DE FOUDRE - Somptueux et récent, ce manteau de vison «diadème» doit son élégance à sa coupe enveloppante, à son col géant, à ses manches travaillées horizontalement. Il s'accompagne d'un chapeau identique. - Modèle d'Edouard.

tous les âges et plus spécialement les silhouettes élancées.

NOUVELLE VAGUE

Deux chapitres encore méritent d'être mentionnés: l'un se rapporte aux pelages récents, aux fourrures nouvellement proposées. L'autre évoque le travail «horizontal» et l'effet de relief des fourrures assemblées en rubans: telles que vison, chinchilla, guanaco, traitées en un ou deux tons.

Pour en revenir aux manteaux traditionnels, soulignons la vogue de la loutre, platine du Brésil, du pelan écaillant, de l'hermine d'automne, de la panthère de Somalie qui s'ajoutent évidemment aux fourrures précieuses, classiques et reproduites ici.

FRANÇOISE

Le Brabant vu du ciel...



ELEWITT - Le château du Steen, résidence de P.P. Rubens. (Cl. Polyfoto-Avion)